

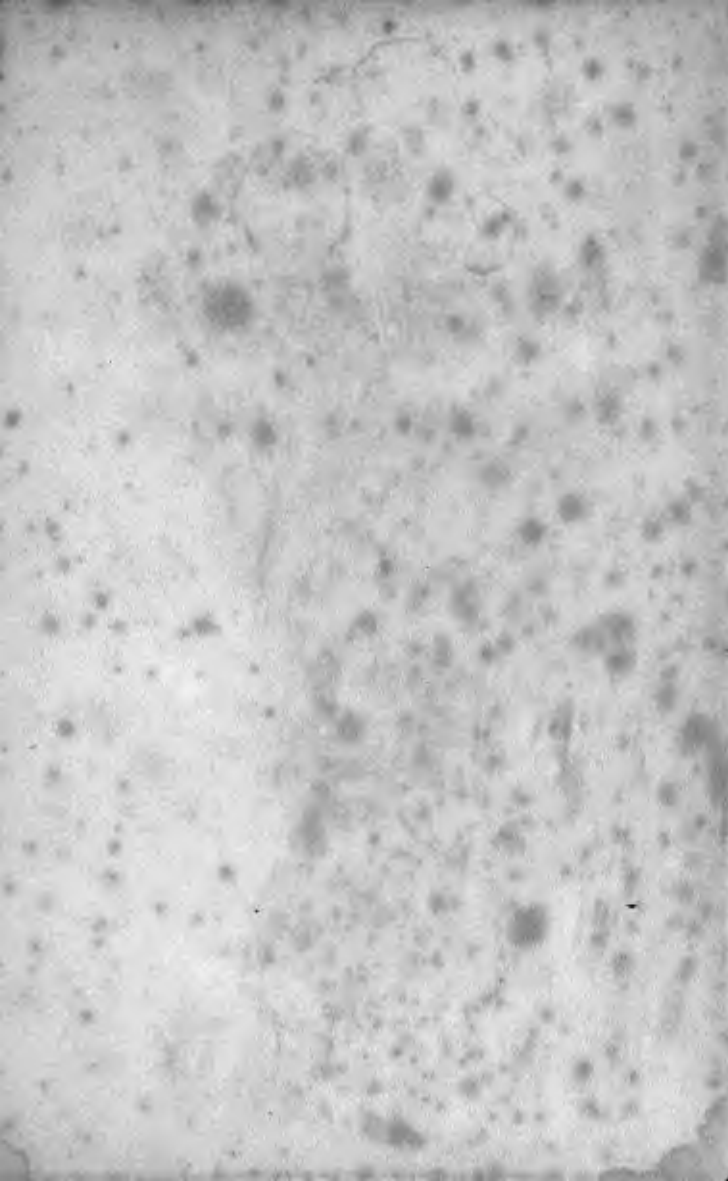
LE DERNIER
DES
CORSAIRES

OU LA
VIE D'ÉTIENNE PELLOT-MONTVIEUX,
DE HENDAYE,
PAR
J. DUVOISIN.



BAYONNE,
IMPRIMERIE DE VEUVE LAMAINÈRE NÉE TEULIÈRES,
Rue Pont-Mayou, 39.

1856.

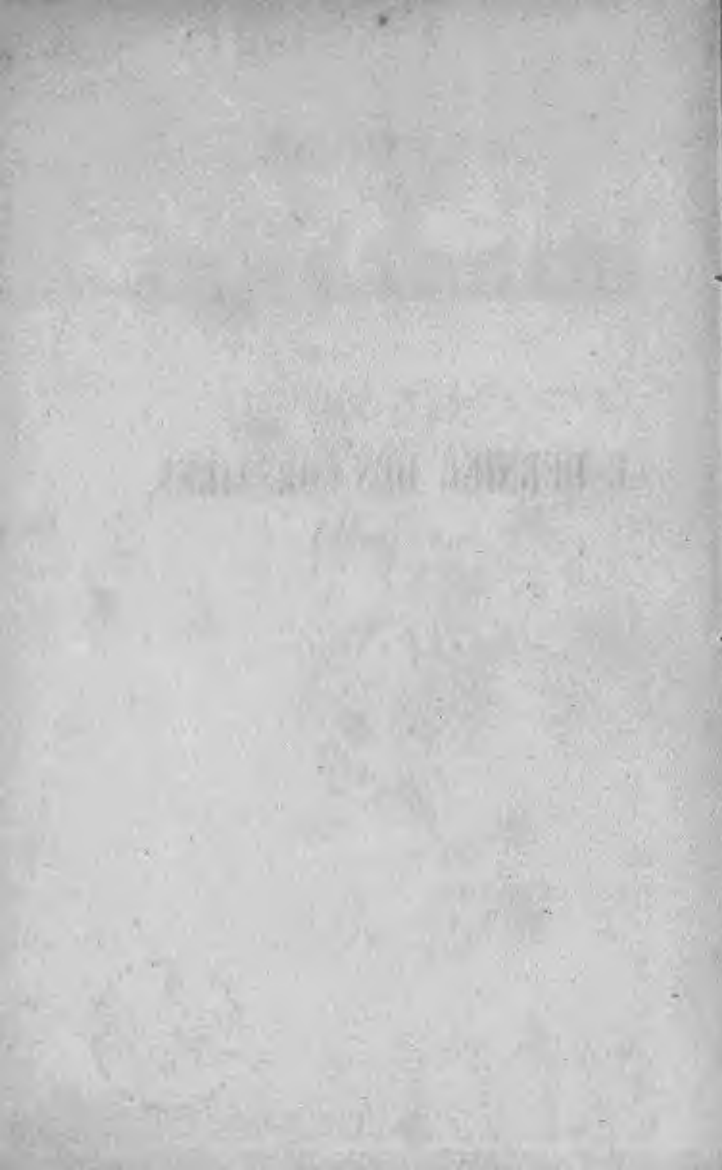


23 / 110

CORSAIRES

LE DERNIER DES CORSAIRES.





M- 12877
R- 37465

ATV
18898

LE DERNIER
DES
CORSAIRES

OU LA
VIE D'ÉTIENNE PELLOT MONTVIEUX,
DE HENDAYE,

PAR
J. DUVOISIN.



BAYONNE,
IMPRIMERIE DE VEUVE LAMAGNÈRE NÉE TEULIÈRES,
Rue Pont-Mayou, 39.

—
1856.

LE MONSIEUR

CORRECTIONS

THE D'ETIENNE PETIT MONTAIGNE

DE L'ART DE

LA CORRECTION



PARIS

AT THE OFFICE OF THE PUBLISHER, 10, RUE DE LA HARPE, 10

1860

PROLOGUE.

— 66 —

Voyez-vous marcher devant vous ce cavalier ? Il s'avance, monté ainsi qu'un brave campagnard sur une jument suivie de son jeune poulain : tantôt il presse de l'éperon les flancs de l'animal docile ; tantôt il le laisse, la bride sur le cou, s'avancer à pas lents, tandis que lui-même il se livre à haute voix à un soliloque prolongé. Mais voilà que tout à coup il saute brusquement à terre, preste et agile comme un jeune homme de quinze ans ; et cependant, ce cavalier si agile est un vieillard, un vieillard à la chevelure blanche et épaisse comme une toison, raide et lisse comme la crinière de sa jument. Un chapeau d'une respectable antiquité couvre sa tête carrée : sa figure, sans avoir précisément une teinte pâle, n'est animée d'aucune couleur ; ses yeux gris sont vifs, mais sans rudesse ; sa taille est petite, ses épaules larges ; dans ce corps il y a de la force sans embonpoint ; sur ses jambes, d'une surpre-

nante vivacité, repose un buste, autrefois d'une rare souplesse, depuis rendu immobile par une vieille blessure qui le fait tourner tout d'une pièce ; ses vêtements accusent la négligence plutôt que la recherche ; mais là, sur son cœur, brille le ruban des braves.

Quelque chose d'original ou même d'étrange se révèle dans toute la physionomie du personnage ; et cette figure, à l'expression assurée, qui ne connut jamais l'étonnement, a le don d'étonner tous ceux qui la rencontrent pour la première fois. Il excite la curiosité, cet homme qui semble n'en avoir aucune, car si ses yeux transmettent quelque inspiration à son esprit, en lui le travail de la pensée est évidemment intérieur et profond. Néanmoins, il n'est ni indifférent ni sauvage ; il est calme ; et pour peu que vous vous retourniez de son côté, ce qu'il vous sera difficile d'éviter, il ne tardera pas à vous adresser la parole. Il ne vous questionnera pas ; mais, étendant son bras, il vous fera admirer la beauté du site, ou bien il vous dira les excellentes qualités dont Dieu a donné le cheval, le chien, le bœuf, serviteurs de l'homme. Quel que soit le su-

jet sur lequel s'engage son entretien, une noble inspiration jaillira toujours de son âme, et sa parole accentuée vous laissera un souvenir ineffaçable. Vous entrez naturellement en conversation avec cet homme ainsi qu'avec une vieille connaissance, tant sa bonhomie vous a promptement familiarisé avec cette figure qui a eu le pouvoir de changer en quelques instants vos premières impressions. Elle ne vous présente plus aucune apparence d'étrangeté, mais elle vous intéresse, elle redouble la curiosité que vous avez d'abord ressentie. Vous ignorez encore les titres et qualités du personnage avec qui vous cheminez paisiblement; cependant, sans vous en rapporter à un costume peu sévère, vous êtes sûr déjà de n'avoir point affaire à un homme vulgaire. Attendez; difficilement terminerez-vous la conversation sans reconnaître que vous êtes en présence d'un vieux corsaire, car c'en est bien là un et des plus résolus; c'est le brave Pellot qui est devant vous. Il y a près d'un demi-siècle qu'il ne navigue plus; mais la mer, mais les courses et les combats occupent toujours son esprit; il est fort rare que son entretien ne tourne vers ce thème favori.

Il n'est plus aujourd'hui, ce type du corsaire basque, ce dernier survivant de brillants flibustiers. Sa vie, que le fer et le feu avaient respectée en cent combats, le temps, qui ne respecte rien, vient de l'éteindre à notre grand regret.

Il y a dix ans que nous avons publié la biographie d'Etienne Pellot, de Hendaye : nous l'avions confiée aux colonnes d'un journal. Ephémère comme tout ce qui ne dure qu'un jour, la feuille volante a disparu avec le tourbillon des événements. Nous avons cru un instant qu'elle avait entraîné dans sa perte le récit des hauts faits de notre vaillant corsaire, et c'est à grand peine que nous avons retrouvé enfin un seul exemplaire de cette biographie. Nous la publions de nouveau dans le *Courrier de Bayonne*, avec l'espérance qu'elle ne sera pas sans intérêt pour les vrais amis de leur pays et de tout ce qui l'honore. Mais cette fois, un tirage à part conservera la mémoire d'un homme qui fut illustre dans la carrière pleine de périls et d'aventures où il se lança. Etienne Pellot rendit d'éclatants services à sa patrie ; il mérite que son nom n'aille point se perdre dans un triste oubli.

LE DERNIER DES CORSAIRES.

I.

Naissance de Pellot. — L'un de ses ancêtres au siège de Rhé. — Destruction de Hendaye. — Education de Pellot. — A l'âge de 13 ans, il se fait corsaire.

Etienne Pellot Montvieux naquit le 1^{er} septembre 1763, à Hendaye, bourgade située à l'embouchure de la Bidassoa, et qui doit quelque célébrité à l'excellente eau-de-vie qu'on y fabriquait avant la Révolution.

La famille Pellot, originaire de Biriadou, était venue s'établir à Hendaye au temps où de nombreuses expéditions pour la pêche de la baleine s'organisaient dans ce port. Les Basques, et parmi eux les Hendayais notamment, jouissaient alors d'une réputation d'excellents marins, laquelle ne s'est

jamais démentie depuis. Au milieu de cette population qui entreprit des choses si glorieuses, les Pellot occupaient un rang très-honorable ; ils se firent distinguer d'une manière toute particulière par leur hardiesse et leur énergie ; tous, de père en fils, ils se transmettaient comme un héritage le titre de capitaine qui était le plus élevé que la Constitution du pays leur permit d'obtenir ; et lorsque les Hendayais faisaient une expédition au service du roi, un Pellot était toujours à leur tête.

C'est en qualité de commandant de la flottille d'Hendaye que l'un d'eux figura dans l'expédition de l'île de Rhé en 1627. Le duc de Buckingham avait réduit cette île à la plus grande extrémité, au moment où le cardinal de Richelieu se préparait à assiéger La Rochelle. Il était de la dernière importance de ne pas laisser les Anglais s'établir sur une position aussi rapprochée de ce boulevard du calvinisme et de la révolte ; car, s'ils y parvenaient, on n'avait aucun moyen de les chasser de ce poste. Dès lors le succès du siège de La Rochelle devenait bien incertain ; et cependant, le maréchal de Toiras , gouverneur de l'île, resserré

dans le fort Saint-Martin, qui opposait une résistance désespérée aux attaques des Anglais, succombait lui-même sous les attaques bien plus terribles de la famine. Le cardinal, inquiet de voir ses vastes plans compromis dans leur partie capitale, cherchait de tous côtés quelque moyen de conjurer ce malheur. Il n'avait pas à sa disposition des forces navales en état d'être opposées à la flotte qui bloquait l'île. — Les plus grands événements dépendent quelquefois de bien peu de chose. C'est dans ces conjonctures difficiles qu'un gentilhomme parla des Basques au conseil du roi. « Les marins basques, disait-il, sont doués d'un courage qui ne recule devant aucune difficulté ; leur ardeur fougueuse sait vaincre des obstacles insurmontables à la plupart ; je les ai vus maniant avec une rapidité sans égale de légers bateaux, allant à la rame et à la voile, et qu'ils nomment *pinasses*. Voilà les hommes qui sauveront l'île de Rhé. »

Son avis fut goûté. Le cardinal de Richelieu se hâta d'écrire au comte de Grammont, gouverneur de Bayonne. A la voix connue de ce seigneur, qui ne s'adressait jamais aux Basques sans se glorifier du

titre de *herritar* (compatriote), tout le pays se mit en mouvement ; chaque petit port fournit son contingent ; Jean Pellot commandait la division hendayaise. La flottille cingla sur l'île de Rhé. Les 5 et 29 septembre, elle perça la ligne des vaisseaux anglais, ravitailla la place et enleva les malades, les blessés, les femmes et toutes les bouches inutiles. Le 8 octobre, elle aida à introduire un secours beaucoup plus important. Le 16, le 27 et le 30, nos Basques percèrent de nouveau les lignes anglaises. Ces hardis coups de main ôtèrent à Buckingham tout espoir de se rendre maître de la place ; il rembarqua ses troupes et retourna en Angleterre pour s'y voir accusé de trahison et périr sous le poignard d'un assassin.

Ce n'est pas sans des pertes sensibles que les Basques obtinrent leurs glorieux succès. Mais Louis XIII leur sut un gré infini du service qu'il venait de recevoir ; il voulut qu'une médaille frappée en leur honneur perpétuât la mémoire de ce haut fait. Les médailles distribuées aux chefs de divisions furent d'or ; celles des commandants de pinasses, d'argent. La munificence royale ne s'arrêta pas là : sans parler des exemp-

tions et immunités qu'elle accorda à tout le pays, elle gratifia les Hendayais d'une terre magnifique qui s'étend depuis leur bourg, le long de la Bidassoa jusqu'à l'île célèbre des Faisans, et dont ils jouissent encore aujourd'hui.

La famille Pellot conserva avec un soin religieux la médaille d'or qui fut décernée à son chef. Etienne Pellot, qui vivait dans les souvenirs, nous répétait encore dans ses dernières années que, pour développer en lui les sentiments dont les germes étaient héréditaires dans la famille, son père lui rappelait de temps en temps les expéditions lointaines et les combats contre les Anglais; il terminait ordinairement sa leçon en renouvelant la mémoire de la délivrance de l'île de Rhé; alors il produisait la médaille d'or que l'enfant allait baiser avec respect.

La famille Lissardy possédait deux exemplaires de ce monument; plusieurs autres familles en avaient aussi. Mais un jour, le général Caro, voulant punir les Hendayais de leur patriotisme, donna un ordre dont la sauvagerie étonne d'autant plus que la dure nécessité de la guerre ne vient point l'excuser. Le 23 avril 1793, il fait bombar-

der le bourg, les Espagnols passent ensuite la Bidassoa, incendient ce que les bombes ont épargné et sont honteusement rejetés dans la rivière par les soldats de nouvelles levées que le général Regnier instruisait dans le camp de la Croix-des-Bouquets. Aucune maison, pas même l'église, n'échappa à la barbare exécution ordonnée par Caro, et les médailles commémoratives de la délivrance de l'île de Rhé périrent sous les ruines fumantes de Hendaye. A la suite de ce désastre, la famille Pellot s'établit dans le voisinage, sur la portion du territoire d'Urrugne qui, au spirituel, dépend de la paroisse de Hendaye.

Etienne Pellot était bien jeune encore, lorsque son père se perdit dans un naufrage. Dès lors, abandonné à lui-même, se laissant entraîner par sa vivacité naturelle, Etienne fut cité comme l'enfant le plus espiègle et le plus pétulant du village; souvent aussi il fit le désespoir de son curé dans l'église, où il était à l'état de mouvement perpétuel. Et comment aurait-il pu rester recueilli et immobile comme les petits anges de bois doré qui ornaient l'hémicycle du temple ?

A cette époque, il existait à Hendaye un fort dont on ne voit plus aujourd'hui que les ruines : la garde en était confiée à une compagnie de vétérans. Les dimanches, Etienne se présentait devant le pont-levis du fort et attendait, pour les suivre à la messe, ces guerriers mutilés, vers lesquels il se sentait entraîné par un penchant irrésistible. Il marchait au pas avec la troupe, au son des tambours et des fanfares ; mais, à l'église, il fallait prendre place au chœur, au milieu des autres enfants du village. Là il attendait impatiemment l'heure de l'élévation, c'est-à-dire l'instant où les tambours battraient aux champs. La voix sonore du commandant et les éclats de la musique militaire électrisaient son âme. Puis Etienne trépignait jusqu'à la fin de la messe pour avoir le bonheur d'accompagner les soldats à leur rentrée dans le fort.

C'est en une semblable rencontre que le curé, mécontent de son air dissipé, ne se contenta pas de lui infliger un soufflet ; il voulut encore le faire chasser de l'église par les bedeaux. Mais Etienne se précipita dans les rangs des vétérans à qui il semblait demander protection ; et en effet, par l'in-

tervention de l'officier qui commandait le détachement, les bedeaux ne le mirent pas à la porte. Après la messe, Etienne n'osa pas retourner à son domicile : un oncle, austère de son naturel et grand ami du curé, n'aurait pas manqué de punir sévèrement l'incartade de l'enfant. Etienne suivit donc les militaires. Il n'eut pas de peine à obtenir d'eux une hospitalité momentanée : son esprit, ses saillies, ses tours malins, le sentiment recueilli avec lequel il écoutait les récits de bataille et des prouesses de nos braves, tout avait contribué à faire de cet enfant l'idole des soldats et des officiers de la garnison. La journée fut donc superbe ; mais, à l'approche de la nuit, les soupirs et les gémissements arrivèrent ; Etienne, fondant en larmes, demandait qu'on le gardât ; les officiers, touchés de son désespoir, offrirent à sa famille, par l'entremise de M. de Ravier, gouverneur de la place, de se charger de son entretien et de son éducation. Cette demande fut accueillie, et depuis ce temps, Etienne, à son grand contentement, demeura l'hôte de la garnison. C'est avec les expressions les plus vives de gratitude et la vénération la plus profonde que cet enfant, devenu vieillard à cheveux blancs,

parlait encore, après un intervalle de quatre-vingts ans, des soins et des attentions de M. de Ravier, le bienfaiteur de son jeune âge.

Quoique le petit Etienne vécût au milieu de braves qui avaient parsemé une partie de leurs membres sur tous les champs de bataille de l'Europe, et que le récit de leurs hauts faits enflammât son imagination ardente, cependant les premières impressions reçues sous le toit paternel n'en souffrirent point, et le futur corsaire soupirait après le moment où il pourrait se battre contre les mêmes ennemis sur les plaines de l'Océan.

Enfin la guerre d'Amérique vint combler ses vœux, et à l'âge de treize ans, il monta sur le corsaire la *Marquise-de-Lafayette*, armé de 30 canons, et que les dames de la cour envoyaient en course contre les Anglais.

Il s'embarqua à Bayonne le 19 novembre 1778. Au début, la campagne ne fut pas très-heureuse. La *Marquise-de-Lafayette* rencontra, à la hauteur des îles Açores, deux frégates anglaises qui marchaient de conserve. Evidemment c'étaient des forces trop supérieures pour songer à se mesurer avec elles, et le corsaire jugea prudent de

prendre la chasse. Plusieurs boulets ennemis l'atteignirent dans la voilure ; malgré ses qualités nautiques , il n'aurait pas échappé aux Anglais, si ceux-ci avaient pu lui donner une poursuite à outrance ; mais ils avaient une mission spéciale à remplir, et ils renoncèrent à atteindre le léger corsaire.

Bientôt après, la *Marquise-de-Lafayette* eut à soutenir une seconde lutte qui devait encore rester sans résultat. Elle rencontra, dans les eaux de l'île St-Michel, la frégate anglaise l'*Inconstante*, de 40 canons. Après une action des plus vives, où l'on fut également maltraité de part et d'autre, la nuit fit cesser le feu. La frégate profita de l'obscurité pour s'éloigner du corsaire. Celui-ci répara ses avaries, et ensuite alla sous le cap Finistère attendre quelque bonne occasion de se dédommager de l'inutilité de ses premiers combats. On ne tarda pas à apercevoir un convoi de 30 voiles cinglant vers les côtes du Portugal sous l'escorte de 5 navires de guerre. Le temps était couvert et la mer agitée. Attendre la nuit, fondre sur les trainards, sur cinq prises, amener la plus belle, ce fut l'affaire de quelques heures.

Les Anglais, désespérant d'atteindre le corsaire qui ne manquait pas de ports de refuge sur les côtes de la Galice et des Asturies, continuèrent leur route sans pouvoir tirer vengeance de cet affront.

La *Marquise-de-Lafayette* se dirigea ensuite vers l'Irlande. Elle rencontra un fort convoi qu'elle assaillit inutilement ; sa tentative fut repoussée par les bâtimens d'escorte. La nuit survint, grosse d'orage ; l'ouragan dispersa le convoi ; le corsaire profita de cette heureuse circonstance pour amariner deux navires, qui furent envoyés à Bordeaux. La fin de cette campagne fut signalée par trois autres prises, et l'on revint en France au mois de septembre 1779.

Quelque jeune que fût Pellot à cette époque, l'expédition à laquelle il prit part influa puissamment sur les idées qu'il se gardées tout le reste de sa vie. — Il ne faut pas oublier que la *Marquise-de-Lafayette* avait été armée par les dames de la cour, et dans ce temps où nos aïeux faisaient marcher de front la galanterie et la guerre, Pellot, jeune, impressionnable, débuta dans la vie au milieu d'un feu croisé de saillies en l'honneur des dames et de

coups de mitraille à l'adresse des Anglais; et tout cela fut couronné d'heureux succès. Cette situation déteignit fortement sur l'esprit de Pellot.

Pour comble de bonheur, il reçut le baptême des braves, une blessure qu'il accepta gaiement. Dès lors la défense des dames devint une de ses règles de conduite; ses idées, excentriques parfois, gardèrent quelque chose de chevaleresque; et dans la guerre, les passions haineuses n'atteignirent jamais son âme; il se battit toujours avec une ardeur aussi noble que généreuse. — Toute médaille a son revers. Pellot contracta le goût de ces sortes de duels maritimes, où deux adversaires de force plus ou moins égale livrent entre eux une lutte désespérée dans laquelle l'un des deux succombe. Pellot ne voulut être que corsaire, lorsque la fortune souriante lui montrait du doigt les voies que fraient les grands hommes. Aussi ses plus belles actions ne sortent-elles pas des proportions d'un fier coup de main, et cependant cet homme était trop héroïque pour s'attacher aux richesses qu'il maniait, pour ainsi dire, à pelletées; il leur préférait un reflet de

gloire et les employait pour l'obtenir. Voilà pourquoi il est resté dans un état de fortune voisin de la médiocrité.



II.

**Dalbarade. — Guerre dans l'Inde. — Suffren. —
Les boulets et les oranges. — Naufrage. —
Campagne sur le DUMOURIEZ. — Les richesses
du Pérou et la pauvreté de Job. — Prison et
liberté.**

Pellot, rentré dans ses foyers, demeura quelque temps en repos occupé d'études nautiques qu'il abandonna un instant pour suivre le brave Dalbarade, son compatriote, dans une campagne sur la frégate *l'Aigle*. Dalbarade, qui quelques années plus tard fut contre-amiral et ministre de la marine, était d'Urrugne, et non point de Biarritz, comme on l'a dit et répété. Il affectionnait le jeune Pellot et celui-ci aimait à remplir les fonctions de page auprès du grand marin dont il écoutait avidement les leçons. *L'Aigle* fit une course dans la mer du Nord, y prit deux navires de guerre et plusieurs bâtimens du commerce.

Après cette campagne, Pellot continua

d'étudier jusqu'au mois de septembre 1782, qu'il s'embarqua de nouveau à la suite de Dalbarade sur le vaisseau le *Fier*. Dalbarade était chargé de transporter des troupes à l'île de France et de joindre ensuite l'escadre de l'illustre Suffren dans la mer des Indes. Il soutint deux combats près du cap de Bonne-Espérance et remplit la première partie de sa mission. Puis il se plaça sous les ordres de M. de Suffren. Pellot prit part à une bataille navale qui fut livrée aux Anglais dans le golfe de Bengale. L'action fut très-sanglante, mais non décisive. L'intrépidité de notre jeune marin étonna souvent les plus braves ; en outre, il acquit dans la flotte une autre sorte de réputation, beaucoup moins glorieuse sans doute, mais à laquelle il tenait cependant par le travers du caractère espiègle que nous lui connaissons. Le capitaine Dalbarade ne faisait jamais de visite qu'il ne fût suivi de son page chéri. Les officiers du vaisseau amiral n'avaient pas tardé à remarquer la tournure d'esprit vive et malicieuse de ce dernier. Ils s'empressaient autour de lui et s'amusaient de ses intarissables lazzis. Un jour, un mauvais plaisant s'avisa de lui lancer par der-

rière une orange sur la tête. Pellot ne s'en fâcha point.

« Ah ! ah ! dit-il, en riant, ce serait digne d'un *goddam*, si les *goddams* savaient tirer si droit. » Mais déjà il méditait sa vengeance. Pensant que cette orange serait suivie de quelqu'autre, il se tint sur ses gardes ; et en effet, il para le second projectile avec sa prestesse habituelle, le renvoya aussitôt et réussit à l'aplatir sur le nez de l'assaillant. Les éclats de rire empêchaient l'équipage de s'apercevoir que l'amiral regardait faire. « Ce n'est rien, dit Dalbarade à Suffren ; c'est un Basque et il s'appelle Pellot. — Bien baptisé ! répliqua l'amiral, il ne pelotte pas mal. » L'hilarité ne fut pas moindre lorsque l'agresseur dut, sur la peine prononcée par Suffren, livrer sa provision d'oranges à Pellot, dont la réputation de joyeux matelot devint universelle. L'anecdote fut alors contée sur toute la flotte à cause de sa singularité ; nous nous permettons de la rapporter aujourd'hui pour montrer un côté curieux et si bien marqué du caractère de notre corsaire.

Sur ces entrefaites, la paix ayant été conclue entre la France et l'Angleterre, Pellot

retourna en Europe. Le 13 juin 1784, il abordait à Lorient d'où il était parti vingt-un mois auparavant.

Dès le lendemain, il s'embarqua sur un bâtiment balcinier, fit naufrage sur les côtes d'Islande et rentra dans ses foyers.

L'état de marin en pleine paix avait peu de charme pour l'aventureux Pellot ; son cœur intrépide appelait les chances terribles des combats maritimes. Les longues guerres de la Révolution et de l'Empire vinrent lui fournir l'occasion de se couvrir de gloire.

En 1793, on arma à Bordeaux un corsaire de 22 canons, le *Général-Dumouriez*. L'état-major de ce navire et presque tout l'équipage furent choisis parmi les Basques et les Bayonnais. M. Dihinx, de Bordeaux, originaire de Saint-Jean-de-Luz, et M. Dufourcq, de Ciboure, furent nommés 1^{er} et 2^e capitaines ; Etienne Pellot, qui avait commencé sa réputation, reçut le titre de 1^{er} lieutenant. Un magnifique équipage se pressait autour de ces chefs. On s'embarqua le 13 février. Dès les premiers jours, on captura un navire espagnol venant d'Amérique. Mais un avis important fit renoncer aux prises

vulgaires qui auraient affaibli l'équipage sans l'enrichir. Un coup d'éclat, aussi dangereux que glorieux et profitable, tenta l'âme des corsaires. On vola vers les Açores et on établit une croisière à l'ouest de ces îles.

C'est là qu'on attendit le fameux galion d'Espagne. On avait eu l'avis certain que le gouverneur du Pérou l'avait expédié vers la métropole. On connaissait la date de son départ de Lima. Chaque jour le *Dumouriez* sillonnait la mer avec une ardeur fiévreuse à la recherche du *Santiago-de-Chili*. On disait et on a répété depuis des choses fabuleuses sur les immenses richesses que portait ce galion. En réalité, il ne contenait pas moins de 24 millions, comme on peut s'en assurer en lisant les *Mémoires du Prince de la Paix*. Enfin, le 24 juin, au point du jour, l'incalculable proie apparut à l'horizon. Le vaisseau était armé de 40 canons et monté par un équipage proportionné à l'importance de son chargement. Il avançait majestueusement sur l'Océan; et, à mesure qu'il approchait, les lunettes braquées sur lui cherchaient avidement à le reconnaître. Quand le capitaine Dihinx déclara reconnaître l'identité

du voyageur solitaire, ce fut une explosion parmi les corsaires ; leur joie tenait de la frénésie ; tous auraient voulu bondir d'un seul trait, se précipiter sur les canons et mettre l'équipage en pièces avec les haches d'abordage ; les mousquets, les sabres, la mitraille ne les intimidaient point, ils les appelaient au contraire de toute l'ardeur de leur exaltation. Point de divergence dans les avis ; tous voulaient courir au devant du *requin* ; leur impatience se manifestait autour du conseil de guerre alors en délibération sur la dunette du navire.

Pellot fit connaître pour la première fois, dans cette occasion, les grandes qualités qui distinguent le chef capable ; ce courage qui bouillonne, ce sang-froid qui tempère, ce coup-d'œil et cette énergie qui triomphent ; pour la première fois, il fit preuve de cette éloquence, incisive pour commander l'obéissance, entraînant pour centupler la force humaine dans l'action. Il ouvrit son avis, et après une courte délibération, le conseil de guerre fut unanime pour le suivre. Ce n'est pas sans quelque précaution qu'on pouvait faire connaître cette décision à l'équipage.

Afin de couper court aux malentendus et aux murmures, Pellot se chargea de tout. Il court au milieu des marins, et montant sur une caisse pour être mieux vu et mieux entendu, « Approchez ! » s'écrie-t-il. — Il reprend : « Mes amis, il faut attendre en pannel ! » L'étonnement surprend l'obéissance du silence ; un geste énergique la commande. En peu de mots, Pellot donne de bonnes raisons ; et ces hommes qui trépignaient tout à l'heure, sont subjugués par cette supériorité de vues qui ne permet pas au doute de pénétrer dans leur esprit. Aussi calmes qu'ils étaient agités naguères, ils n'ont de hâte que pour occuper leurs postes respectifs. Pellot assigne à chacun le rôle à remplir et l'encourage d'un mot dit près de l'oreille. M. Dihinx se tenait sur la dunette, les bras croisés, immobile dans l'admiration. Il répétait à ses officiers : « Je vous le disais bien... je vous le disais bien... — Mais quoi donc, capitaine ? — Que Pellot à lui seul vaut plus de cent hommes. » Quand tout paraît à peu près disposé, le capitaine descend de la dunette, visite tous les postes, s'assure de ce qui est bien, presse ce qui reste à faire, répand la confiance dans tous

les rangs : ses yeux pleins d'une mâle ardeur pronostiquent le succès, et cette perspective anéantit jusqu'à l'idée du danger.

Tout était tranquille à bord. Le *Santiago* arrivant à une petite portée de canon, le *Dumouriez*, avec ses batteries masquées, ne ressemblait, ni plus ni moins, qu'à un pauvre brick qui n'ose trop avouer sa nationalité. La situation qu'il avait prise aurait certes paru bien suspecte, si sa force eût été comparable à celle du gros galion. C'était justement sur cette méprise que Pellot avait compté.

Cependant, à un coup de sifflet, une voile est livrée au vent, la roue du gouvernail tourne avec lenteur. Le gracieux navire obéit au mouvement ; sa proue s'élève sur la vague, s'incline, se relève encore et fend l'onde sans effort ; le *Dumouriez* s'élance comme un oiseau à tire-d'aile. C'est alors, mais trop tard, que le corsaire est reconnu. Malgré la confusion inséparable d'une surprise, les Espagnols engagent bravement l'action à demi-portée de canon. Les bouches à feu tonnent de part et d'autre et vomissent la mitraille et la mort sur les ponts des deux navires. Les Basques n'aspiraient qu'à l'a-

bordage. Le corsaire dévore l'espace, décharge ses batteries à bout portant et accroche le galion. L'intrépide Pellot se trouve d'un seul bond au milieu des Espagnols ; il est grièvement blessé. Mais, quel spectacle affreux ! le pont est couvert de membres séparés de leurs troncs, de cadavres palpitants ; les blessés tentent en vain de se relever ; des hommes mutilés semblent chercher le membre qui leur manque et s'agitent en poussant des cris lamentables ; ceux qui n'ont pas succombé se hâtent d'amener leur pavillon.

En cette journée mémorable, Pellot brilla également par le conseil avant l'action et par le courage dans le combat. Sa réputation naissante s'établit d'une manière solide, et les plus vieux marins n'en parlèrent plus qu'avec des sentiments d'admiration. Le ministre de la marine Dalbarade lui écrivit cette simple lettre : « Tu ne m'as pas trompé. Tu es un brave. Je te serre sur mon cœur. Tâche de me rejoindre. » Cette lettre trouva Pellot sur la côte inhospitalière d'Angleterre.

Mais revenons à notre récit. La joie des corsaires était délirante. Ils étaient gorgés

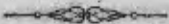
de richesses. Mais tout leur or n'avait de prix qu'à une condition, *l'heureux retour*. Cette pensée rendit bien vite le sérieux aux vainqueurs.

Pour mettre à couvert leur magnifique capture, ils se mirent au travail avec toute l'ardeur qu'ils sentaient dans leurs âmes. D'abord, les vents contraires ralentirent la navigation vers la France. Quelques jours après, on se trouva en face d'une escadre entière de vaisseaux anglais. Devant ces forces écrasantes, la résistance était inutile; la fuite elle-même devint impossible. Mais avant de se rendre, les corsaires défoncèrent des barils de poudre d'or; les uns remplirent leurs bottes ou leurs bas de la précieuse poudre; d'autres imaginèrent d'en faire glisser entre les doublures de leurs vêtements. Vaines ruses, que les Anglais s'entendirent fort bien à déjouer! Chacun dut rendre exactement tout ce qu'il avait pris, et quelques coups de garcette apprirent aux plus récalcitrants que leur meilleur parti était de s'exécuter de bonne grâce. Après la perquisition la plus rigoureuse, ils furent distribués sur plusieurs vaisseaux et jetés à fond de cale. Après les richesses du Pérou, la pauvreté de Job.

D'après une convention conclue entre les gouvernements d'Angleterre et d'Espagne, les reprises faites à l'ennemi commun devaient être restituées réciproquement. Ce fut en vain que le commandant espagnol invoqua la foi des traités; le *Dumouriez* et le *Santiago-de-Chili* furent conduits en triomphe à Portsmouth. Rendre, par scrupule, vingt-quatre beaux millions, ce n'est pas une de ces excentricités que les Anglais savent commettre, mais une folie dont ils ne se seraient pas rendus coupables pour rien au monde. Le prince de la Paix, premier ministre de Sa Majesté Catholique, réclama l'exécution de la convention, « et, dit-il, le cabinet anglais ne voulut pas s'y conformer, préférant au soin de son honneur, la misérable conservation d'un navire chargé d'or. » Quelque temps après, lorsque l'Espagne déclara la guerre à l'Angleterre, le vol des richesses du *Santiago* figura dans le manifeste de Charles IV comme l'un des principaux griefs de la nation espagnole.

Des réjouissances avaient été célébrées à Portsmouth à l'arrivée de la flotte. Pellot fut mis à l'hôpital à cause de sa blessure. Il y guérit à peu près, et il obtint d'aller raffer-

mir sa convalescence par des bains de mer. Il profita de cette espèce de liberté pour gagner quelques contrebandiers dont il fit la connaissance. « Je suis corsaire , leur dit-il ; vous pouvez avoir affaire à moi avant longtemps ; conduisez-moi sur les côtes de France , et vous aurez ma protection. » Pellot était un de ces hommes qui grandissent dans les circonstances critiques ; sa parole prenait une autorité qui imposait une soumission dont on ne se rendait pas toujours compte. — A l'entrée de la nuit, il voguait vers la France dans le bateau des contrebandiers : à la hauteur de Fécamp, il rencontra des pêcheurs français qui le reçurent à leur bord.



III.

**Républicains et Vendéens. — Charette. — Toulon.
— Bonaparte. — Courses sur le CORO. — Des-
titution du gouverneur de Baïona.**

A peine eut-il touché terre qu'il courut à Paris. L'amiral Dalbarade le reçut dans ses bras comme un enfant qu'il croyait perdu. Pellot apprit de lui les premières nouvelles de sa famille, réduite, de même que tous les Hendayais, à la plus fâcheuse extrémité par la destruction de leur patrie. Il avait hâte de revoir ses parents. C'était le temps où toute la jeune génération courait aux armes pour repousser l'invasion étrangère. Les chasseurs basques s'illustraient déjà sous les chefs qu'ils s'étaient donnés ; mais Pellot ne se sentait aucun attrait pour les combats sur terre ; la mer était son élément. Afin de lui laisser suivre sa vocation et le dérober à la levée en masse décrétée par la Convention, Dalbarade le mit en subsistance sur la frégate la *Justice*. Il lui confia la mission de porter des dépêches secrètes au chef mariti-

me du port de Nantes. En outre, il le munit d'instructions verbales, que dans ces temps de liberté et de fraternité il eût été imprudent de confier au papier, de peur de prêter à une interprétation malveillante. Ces mesures coïncidaient avec les grandes opérations militaires ordonnées en Bretagne par la Convention qui avait envoyé les fameux *Mayençais* pour comprimer l'insurrection de la Vendée.

Pellot remplit sa mission et prit le chemin des Pyrénées. Le désir d'embrasser ses parents lui fit oublier le danger qu'il allait courir dans les pays insurgés. Comptant sur ses jambes et son étoile, il se mit bravement en route avec un marin des environs de La Rochelle. Les républicains venaient d'être battus à Torfou. Pellot arriva aux Quatre-Chemins, au moment où le général Mieskouski, chassé de Saint-Fulgent par le célèbre Charette, abandonnait la position des Quatre-Chemins devant l'ennemi victorieux. Pellot, engagé par le hasard entre les deux armées, cherchait à s'éloigner du péril, lorsqu'il rencontra le général Mieskouski. A l'instant, un soldat républicain tombe frappé d'une balle. Mieskouski s'avancant vers Pellot, « Prends

ce mousquet, crie-t-il, et remplace celui qui le portait. — Mais, dit Pellot, jamais de la vie je n'ai tiré un coup de fusil ; je servirai à enlever les blessés. » Aussitôt il chargea sur ses épaules le soldat qui gisait à terre. Bientôt après il tombe entre les mains des royalistes qui le prennent pour un espion. Les uns veulent le fusiller, malgré ses protestations ; d'autres, plus humains, cherchent à lui conserver la vie. Sur ces entrefaites, Pellot aperçoit un général que ses grandes plumes blanches signalent à l'attention. « Général ! général ! s'écrie-t-il, pitié pour un innocent ! » Charette, car c'était lui-même, tourne de ce côté ; il entend les explications de Pellot, et lui rendant la liberté, « Si tu revois les *bleus*, lui dit-il, tu leur apprendras que le chef des *brigands* épargne les hommes qui s'emploient à leur service, tandis qu'ils massacrent nos vieillards, nos femmes et nos enfants. Dieu sera juge entre nous. »

Pellot n'avait jamais couru de danger de cette sorte. Il fut saisi de crainte, lui qui savait se précipiter avec transport au milieu des baïonnettes et des sabres anglais. En nous racontant cette anecdote, il porta sa

main sur son épaisse chevelure. « Je ne sais, dit-il, si elle ne commença pas à blanchir alors. Je m'aperçus, du moins, que dès ce jour, j'eus des cheveux blancs sur la tête. Rien, ajouta-t-il, n'est horrible comme une guerre entre frères. Elle est sans pitié ni merci. Les guerres entre nations peuvent être promptement éteintes et suivies d'une bonne paix ; elles sont faites avec gloire et générosité. — Les dissensions intestines durent autant que la génération et quelquefois davantage ; elles sont souillées de toutes les lâchetés et de crimes atroces. »

Pellot trouva sa famille réfugiée à Saint-Jean-de-Luz. Il n'eut pas le loisir de goûter longtemps les douceurs de sa réunion à elle. Il lui fallut partir pour Toulon, dont l'armée de la république faisait alors le siège. Il arriva assez à temps pour être témoin de la chute de cette place et voir les horreurs de la victoire. L'impression qu'il garda de sa campagne en France fit qu'il ne voulut jamais se mêler de politique. Il accepta sans passion tous nos changements de gouvernement, et quand on lui demandait son opinion, « Tout pour la patrie, répondait-il, rien pour les factions ! » Que de maux n'épar-

gnerions-nous pas à notre belle France, si nous étions tous aussi sages que ce corsaire !

A Toulon, Pellot fit partie d'un détachement de marins commandé par le lieutenant Meynier. Il acquit l'estime de ce nouveau chef et eut occasion de connaître auprès de lui Napoléon Bonaparte, camarade de collège et ami particulier de M. Meynier. Un jour, qu'ils venaient de faire une promenade sur l'eau, leur embarcation toucha fond avant d'avoir accosté. Pellot, d'un bond prodigieux, saute à terre pour jeter une planche qui devait servir de pont.

— « Etes-vous Basque ? demanda Bonaparte surpris.

« — Commandant, c'est assez clair.

« — Vous avez raison. Et quand on aura besoin de gens qui sachent voler, on s'adressera aux Basques.....,

« — qui sauront voler sur l'ennemi », reprit Pellot.

Bonaparte avait reconnu un Basque dans Pellot, — mais Pellot ne devina pas le grand homme. — La chose était moins facile.

Quelques années après, le corsaire et l'Empereur se rencontrèrent de nouveau.

Le premier avait conservé sa fierté républicaine ; l'autre était devenu monarque absolu. Tous deux restèrent mécontents, et ils ne se revirent plus.

En racontant ces anecdotes, « Plus on monte, disait Pellot, plus les chutes sont dangereuses. Le commandant devint Empereur et mourut sur un roc : je restai corsaire, et je passe paisiblement mes derniers jours dans le sein de ma famille. »

Ce qui devait arriver dans la suite n'empêcha pas pour le moment que Pellot ne tombât malade par l'effet des misères du service. Il eut pour refuge un hôpital, d'où il revint à Hendaye.

Mais la patrie réclamait plus que jamais les bras de tous ses enfants. L'amiral Dalbérade enrôla son protégé avec le grade d'enseigne à bord de la corvette la *Suffisante*. Ce bâtiment faisait partie de l'escadre qui devait concourir à la conquête de la Hollande. Pellot partit au mois de juin 1795. A Arras, il rencontra M. de Ravier, son premier patron, et l'embrassa avec effusion. M. de Ravier versait des larmes de joie à la vue de ce jeune homme dont il avait guidé les premiers pas, et dont chacun se plaisait

à exalter la bravoure. Le malheur des pauvres Hendayais, l'exécution barbare faite sur eux par Caro, le sort d'amis communs, étaient pour tous les deux des textes inépuisables d'une conversation attendrie.

Pellot dut s'arracher à ces émotions et joindre son poste. Le 20 juin, il arriva à Flessingue. La *Suffisante* était mouillée dans ce port. D'abord, Pellot fut détaché pour commander un corps de pontonniers sur l'Escaut. Mais ce genre de service convenait peu à son bouillant tempérament. Il fut rappelé par son capitaine, Tobie Nosten, à qui Dalbarade l'avait recommandé d'une manière toute particulière. La *Suffisante* croisa à l'entrée de la Baltique et fit un mal immense au commerce des Anglais dans cette mer. Etienne Pellot se fit remarquer là comme partout ailleurs. Il gagna l'affection du contre-amiral Vastabel. Mais ni les conseils de cet officier général, ni ceux de Dalbarade ne purent le retenir au service de l'Etat après son retour de la Baltique. Il était né corsaire ; sa destinée devait s'accomplir. La guerre à coups de canon n'était pas précisément de son goût : les chances les plus terribles, la hache ou le poignard

à la main, la mort ou le triomphe à l'abordage, voilà les jeux après lesquels il soupirait. Pellot craignait peu le danger ; il se fiait à son étoile.

L'amiral Dalbarade se rendit à ses vœux, et bientôt Pellot fut libre de monter sur les corsaires.

Le 2 septembre 1796, il s'embarqua sur le *Coro*, en qualité de 2^{me} capitaine. M. Larreguy, de Saint-Jean-de-Luz, avait le commandement en chef. Le corsaire enleva, à l'embouchure du Douro, un navire portugais que Pellot fut chargé de conduire dans un port d'Espagne. Ce royaume était alors allié de la France. Pellot entra dans le port de Baïona, en Galice. Mais le gouverneur de cette ville, Don Gregorio de Silva, ennemi secret des Français, l'arrêta sous divers prétextes.

Au moment où la garde allait conduire Pellot, un de ses hommes était là qui le suivait d'un œil triste. « On dirait que tu pleures, lui dit vivement Pellot ; va dire à tes camarades qu'ils se tiennent prêts à partir ! » Les gardes ne comprirent rien à cet ordre donné en basque. A la première taverne, ils laissèrent leur raison au fond

d'une dame-jeanne que Pellot leur paya généreusement ; et quelques instants après, les corsaires voguaient à pleines voiles sur l'Océan. Dès que la prise fut mise en sûreté, une plainte partit pour l'ambassade française à Madrid et le gouverneur de Baïona fut destitué.

IV.

Course sur le FLIBUSTIER. — Prisonnier en Angleterre. — Le général boiteux. — La belle Liégeoise. -- Evasion.

Pellot était, sans aucun doute, d'une intrépidité à toute épreuve ; toutefois, si l'on ne considérait en lui que cette vertu ; si, en le voyant tant amoureux d'abordages et de combats sans merci, on s'imaginait que cet homme, petit de taille, aux yeux gris, aux cheveux épais et lisses, n'était qu'un tigre altéré de sang, on s'exposerait à une erreur étrange. Pellot aimait à jouer avec le danger ; chez lui, la ruse, l'audace avaient pour compagnes l'humanité et la générosité. On en rencontrera plus d'une preuve dans ce récit.

Des moyens faibles en apparence lui suffisaient pour parvenir à de grands résultats. La même raison qui l'avait éloigné du service de l'Etat, le dégoûta des grands corsaires. Un petit navire, gouverné par un homme aussi habile, échappait à bien des

dangers ; les stratagèmes de toute sorte, l'audace, la présence d'esprit, la confiance illimitée d'hommes enthousiastes de leur chef, mettaient une force inouïe au service de Pellot.

En ce temps, M. Labrousche, de Saint-Jean-de-Luz, armait le *Flibustier*, petit corsaire de 8 canons. Il en donna le commandement à Etienne Pellot.

A la voix de ce hardi commandant, quarante Basques accoururent, et prirent la mer avec lui, le 8 août 1797. On se dirigea vers les côtes de Portugal. Après quelques jours d'attente, on aperçut une voile anglaise. C'était un navire marchand armé en guerre ; il portait 16 canons. Pellot ne balança pas à l'attaquer ; mais devant une artillerie d'une force double, l'abordage était la seule chance de victoire. Cette manœuvre fut exécutée immédiatement, et bientôt les Basques se rendirent maîtres de l'ennemi. Leur joie ne fut pas de longue durée. Dès le lendemain, ils furent capturés par la corvette anglaise la *Belliqueuse* et conduits à la Rye. Les Anglais, à leur tour, ne purent longtemps garder Pellot dans leurs chaînes.

En attendant qu'il y eut quelque ponton de préparé, ils le placèrent avec ses compagnons d'infortune dans un fort dont la garde était faite avec le plus grand soin. De nombreuses sentinelles défendaient l'approche du rempart, et le passage du pont-levis était surveillé d'une manière toute spéciale. Les prisonniers étaient réunis pendant le jour dans une cour qui ne leur laissait voir que le ciel et les murs dont ils étaient entourés. Cette situation n'était propre à rien moins qu'à les rendre gais. Mais les joviales excentricités de l'allègre Pellot soutenaient leur moral, et souvent cette triste cour retentissait des éclats du rire le plus franc. Les gardes s'humanisaient autour des prisonniers, parmi lesquels ils se mêlaient pour jouir des pasquinades de l'infatigable Pellot. Celui-ci s'adressait souvent à eux et il en apprenait un vocabulaire de mots choisis, au moyen desquels il débitait les choses les plus facétieuses du monde. Il faisait beau le voir sauter comme un cabri contre le mur de la tour placée au milieu du fort. Il prétendait, disait-il, monter sur la plate-forme pour reconnaître de ce point culminant si les dames d'Angleterre

étaient aussi jolies que les Françaises. L'œil alerte du corsaire n'était pas sans avoir découvert qu'une tête féminine se tenait quelquefois derrière le rideau d'une petite fenêtre, d'où elle assistait aux scènes bouffonnes de la cour ; il lui avait même semblé remarquer un minois des plus coquets et entendre des rires étouffés, messagers des bonnes grâces de la belle inconnue. Cette dame n'était autre que la femme du gouverneur du fort. Bientôt Pellot obtint de lui être présenté, et insensiblement il fut admis à égayer les soirées des dames des officiers de la garnison, lorsque le gouverneur, homme vigilant et sévère d'habitude, se couchait de bonne heure. Il est vrai que sir Thomas Wanley était sujet à de fréquentes indispositions, par suite des libations trop copieuses que messieurs les Anglais du fort étaient dans l'usage de faire après leur dîner. Il n'est pas inutile d'ajouter que Pellot avait eu occasion de faire connaissance pendant sa détention avec M. Durfort, le principal maître d'hôtel de la ville de Folkestone. C'était un descendant de ces Français qui avaient abandonné leur patrie à la suite de la révocation de l'édit de Nan-

tes. M. Durfort n'avait pas oublié son origine, et il était plein de bienveillance pour les Français que leur mauvaise fortune jetait dans les prisons d'Albion.

Pellot annonça un jour à la société dont il faisait les délices, qu'il avait composé une pièce de sa façon sous le titre du *Général boiteux*. Toutes les dames le prièrent avec instance de la leur réciter. Ce n'est pas que Pellot voulût se faire prier, mais il lui fallait un uniforme militaire pour bien faire le sujet. Le gouverneur était couché ivre mort, selon sa louable coutume : ses effets étaient sous la main ; ils pouvaient s'adapter à peu près à la taille de Pellot ; et, sous la pression des circonstances , madame la gouvernante ne se fit pas scrupule de les apporter. Notre corsaire s'en affuble et débite en mauvais anglais, avec un admirable jeu mimique , les tribulations d'un général américain , boiteux et ridicule , abandonné par ses soldats dans une forêt vierge du Nouveau-Monde. Il termine le 1^{er} acte par l'air national d'Amérique ,

Yankee dodede....

On sait que ce chant ne ressemble en rien

à notre *Marseillaise*, pas plus qu'au *God save the Queen* de John Bull. Les combattants de la guerre de l'Indépendance l'avaient adopté par la seule raison que les Anglais s'en moquaient. Les paroles, en effet, en sont comiques, et sans aucun rapport avec la lutte à laquelle d'ailleurs ce chant est antérieur. Pellot, simulant une voix chevrotante, s'en tira à merveille, et finit en disant :

« Mesdames, je prends mon chapeau, ma canne et mon parti ; vous avez vu le premier acte ; le second suivra de près ; je vous laisse l'honneur de placer les points d'exclamation. »

Il saisit aussitôt la canne du gouverneur, son chapeau à plumes qu'il jette crânement sur l'oreille (quant au parti, il était déjà pris), fait la révérence et sort en boitant au milieu des rires homériques de la société. Il descend rapidement un escalier et va droit à la poterne de service ; les factionnaires lui présentent les armes ; à une centaine de pas de distance, il prend son chapeau sous le bras, ses jambes à son cou, et d'un trait court jusqu'à Folkestone sans s'arrêter. Jugez des points d'exclamation que placèrent les dames du fort, lorsque la dispa-

rition de l'adroit flibustier fut bien et dûment constatée !

M. Durfort fut très-surpris de voir arriver sa nouvelle connaissance ; le sang français qui coulait dans ses veines, lui fit surmonter toutes les appréhensions ; il accorda un refuge au fugitif dans son hôtel.

De son asile, Pellot épiait sans cesse les occasions de fuir la côte ennemie de l'Angleterre ; pour réussir, il lui fallait user de patience et de circonspection. Un jour, toute sa prudence s'envola au vent de sa fougue et de sa générosité. Des cris plaintifs se font entendre dans un appartement de l'hôtel ; c'est une femme que l'on frappe cruellement. « O Dieu, s'écriait-elle en français, ayez pitié de moi ! » A ces mots qui lui rappellent sa patrie, Pellot n'est plus maître de lui-même ; oubliant ses propres dangers, il monte et se précipite sur l'homme qui maltraitait la femme dont la voix l'avait ému. « Arrête ! » s'écrie-t-il, et en même temps il saisit le bâton qui servait d'instrument de supplice, et l'arrache des mains du barbare Anglais. La fureur de ce dernier redouble ; il s'empare de la femme et va la précipiter par la fenêtre. Pellot s'oppose au crime ; et,

d'une main vigoureuse, il paralyse le bras de l'Anglais. Le concierge accourt ; d'un air épouvanté, « Malheureux ! s'exclame-t-il, vous avez levé la main sur un général d'armée ! — C'est un général ? réplique Pellot ; mais, pour cela, est-il moins méprisable ! » L'homme dont il parlait ainsi était le général Hope, oncle de celui qui, quelques années après, commanda les troupes anglaises au blocus de Bayonne, et devint notre prisonnier.

Frappé des paroles qu'il vient d'entendre et peut-être effrayé de son propre emportement, Hope s'arrête ; il regarde sa victime et Pellot, et se retire brusquement, comme si la honte et la confusion précipitaient ses pas.

Alors une dame, toute échevelée, la figure en larmes, belle de ses attraits et de tout l'intérêt que lui prête la situation, embrasse les genoux de Pellot et lui rend mille grâces. Pellot s'empresse de la relever ; il s'excuse presque de sa bonne action. « Mais vous n'êtes pas Anglaise, Madame, ajoute-t-il ; je dois du moins le penser d'après les quelques paroles que j'ai entendues de votre bouche. — Non, Monsieur,

répond-elle ; je suis Liégeoise. » Et elle raconte tout un roman dont nous ne dirons que l'abrégé le plus succinct.

Née d'une famille riche et distinguée de Liège, orpheline dès son bas âge, M^{lle} C^{***} vivait chez un oncle, son père d'adoption, lorsque le général Hope lui fit agréer ses hommages, l'enleva et l'amena en Angleterre où leur mariage devait être célébré. Mais Hope avait une femme et des enfants : de là les plaintes de la malheureuse Liégeoise trompée et les mauvais traitements de l'Anglais.

« Je vous en supplie, ajoute la belle dame, puisque vous avez eu la générosité de me dérober aux coups de cet homme, ayez encore celle de me faire passer en Belgique.

« — Ah ! répond Pellot ému, je me trouve moi-même au milieu de trop graves embarras, pour que je puisse vous être de quelque secours. Sachez que je suis un prisonnier français qui ne soupire qu'après son retour dans sa patrie.

« — Mais au moins, Monsieur, promettez-moi de ne pas séparer votre cause de la mienne et de m'emmener en France, lorsque la fuite vous deviendra possible. »

Pellot eût voulu refuser qu'il ne l'aurait pu : les sentiments dont il s'est toujours fait gloire n'étaient en lui ni de commande ni de parade ; c'était le fond de son âme qui se manifestait, soit qu'il promît, soit qu'il s'exposât à un danger pour sauver quelqu'un.

Sa situation était fort compromise par son aventure avec le général Hope. Il avait à craindre que la chose n'en restât pas là ; que le feu de la passion du général, irrité par la résistance et par l'affront, n'excitât des recherches dont le prisonnier pouvait devenir la victime avec la compagne qu'il avait associée à sa bonne ou mauvaise fortune.

Il sortit immédiatement de l'hôtel : il acheta dans la ville un trousseau de jeune homme pour sa protégée, qui fut habillée en vrai gentleman. Le soir, il se retira avec elle dans un quartier plus obscur, chez un ami de M. Durfort. De là, il allait flâner, tous les matins, quelque moyen d'évasion. Enfin, un jour qu'il se tenait à l'affût aux alentours du port, il entend quatre matelots qui se plaignaient de leur capitaine et qui paraissaient fort disposés à lui jouer quel-

que mauvais tour. Ils étaient dans cette situation où le vin, sans avoir rien enlevé à l'homme de sa force corporelle, prive la raison d'une bonne partie de sa lucidité.

Pellot avait déjà remarqué que l'équipage d'un cutter, savourant à terre les joies d'une noce, n'avait point laissé de gardien à bord. Il ne lui fallait que quelques hommes décidés pour s'en emparer. Une idée traverse son esprit. Il se saisit d'un canot qu'il trouve amarré au quai et monte sur le navire avec la noble Liégeoise. D'un coup d'œil, il voit que le cutter est dans de bonnes conditions pour filer dix nœuds ; il retourne à terre et prie les quatre matelots mécontents de lui venir en aide pour déplacer l'ancre. Une fois arrivé à bord : « — Je suis, leur dit-il vivement, un prisonnier qui cherche sa liberté. Vous avez des raisons d'être mécontents de votre capitaine, abandonnez-le pour m'aider à fuir ; j'ai de l'or, ce jeune homme en a beaucoup plus que moi, nous vous récompenserons noblement. »

Pellot possédait à un degré éminent l'art de dominer et d'entraîner les esprits. Il tire de ses poches des poignées de guinées qu'il

jette dédaigneusement sur le pont. « Allons, mes amis, dit-il ; la brise est bonne, il n'y a pas de temps à perdre, levons l'ancre. » Et l'ancre est levée, et les amarres sont coupées, et au bout de quelques instants, le cutter, chargé de toile à en crever, vole, vent arrière, comme une flèche vers les côtes de France.

Un enlèvement aussi audacieux ne pouvait passer inaperçu. Une circonstance militait en faveur des fugitifs : il n'y avait là aucun bâtiment qui pût les arrêter. Une seule chose était à craindre : depuis le commencement de la guerre, les Anglais avaient ceint leur île d'une ligne télégraphique destinée à combattre par ses signaux les entreprises de l'ennemi sur tout le littoral britannique.

Dès qu'à Folkestone on eût reconnu le coup opéré avec tant d'adresse par Pellot et ses compagnons, on courut au télégraphe et on annonça, à 5 lieues de là, aux autorités de Douvres, un événement aussi surprenant qu'imprévu. Incontinent une frégate et une corvette reçoivent l'ordre de poursuivre les fugitifs : mais tout cela ne peut se faire sans la perte d'un temps pré-

cieux. D'ailleurs le cutter est fin voilier, et Pellot est à la barre qui dirige la marche ; l'œil en feu, il commande la manœuvre avec science et fermeté. Cependant, quelle que soit la vélocité de son navire, la marche de l'ennemi est encore supérieure ; et si ce n'était l'avance gagnée en premier lieu, le cutter ne serait pas arrivé en vue de Dunkerque où il se trouve déjà par sa vitesse extrême. Néanmoins son salut est très-douteux ; le léger navire est près d'être atteint ; les boulets anglais le dépassent depuis quelque temps et commencent à entamer sa voilure ; mais Pellot s'engage entre les bancs de sable qui s'étendent le long du rivage français ; les Anglais, de crainte d'échouer, n'osent le suivre dans ce pertuis dangereux ; ils ne s'attachent plus qu'à le couler. Au bruit sinistre du canon, toute la population des environs est accourue ; des cris, des vœux inutiles, c'est tout ce qu'elle peut en faveur du corsaire. Pellot voit son navire percé d'outre en outre en plusieurs endroits ; de la voix et du geste, il anime l'équipage ; par une manœuvre habile, il rase la côte et les écueils, et après mille efforts, il parvient triomphant au port de Dunkerque.

Le peuple , attiré par ce spectacle , se pressait sur le quai en une masse compacte. Pellot ne peut fendre la foule ; enlevé de terre et soulevé sur les épaules de la multitude, il est ainsi porté, au milieu des cris et des vivats, devant l'autorité maritime de la ville.

Nous ne devons pas oublier de faire connaître le sort ultérieur de la noble Liégeoise. L'honnête Pellot s'empressa de l'habiller d'une manière conforme à sa condition. Il renvoya la belle fugitive à son oncle , à qui il écrivit une lettre pour implorer sa clémence. M^{lle} C*** entra dans un couvent ; mais elle n'oublia jamais son libérateur ; elle eut soin de lui envoyer, de temps à autre, des objets brodés de ses mains et de lui témoigner une vive reconnaissance.

Les quatre matelots, leurs compagnons de fuite, étaient quatre Irlandais, nos frères tout aussi bien que les héroïques Polonais. L'un d'eux avait été tué dans l'action ; on abandonna la propriété du cutter aux trois autres, qui continuèrent à servir sous les drapeaux de la France.

Courses sur les **DEUX-AMIS** et sur le **BORDELAIS**. — Seconde vue et divination. — Prisonnier. — Pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. — Course sur le **RETOUR**. — Les contrebandiers.

Après tant de fatigues et de périls, Pellot voulut se reposer quelque temps dans ses foyers. Mais une vie oisive convenait-elle à son ardeur dévorante ? L'air de la terre ne tarda pas à lui faire mal au cœur. Le 4 août 1798, il prit le commandement des *Deux-Amis*. Ce corsaire portait 12 canons et 63 hommes d'équipage. Pellot avait embarqué avec lui un ménétrier, prétendant le faire servir à conserver la gaité parmi ses hommes, car, d'après lui, il est nécessaire de bannir de soi la tristesse au prix des plus grands sacrifices. On voit qu'il était doué d'une agréable philosophie. Il dirigea sa course sur les côtes occidentales de la Péninsule hispanique. Par des marches rapides, il se portait tantôt sur un point et tan-

tôt sur un autre. Les entr'actes étaient remplis par des danses nationales. Au son du fifre et du tambourin, Pellot faisait briller, dans les *sauts basques*, la souplesse de son jarret et l'étonnante élasticité de ses muscles. La joie régnait à bord. C'est au bruit de la musique qu'on amarina cinq prises portugaises. On fit 112 prisonniers, dont l'échange brisa les fers d'un pareil nombre de Français.

Un magnifique automne avait semblé se faire le complice des plaisirs et des succès des corsaires. Mais la fin de l'année arriva grosse de mauvais temps. Le navire qui avait bien résisté à sa course effrénée, faillit succomber sous l'effort de la tempête. Pellot rentra en France et débarqua le 25 décembre.

Au commencement de l'année suivante, on arma à Bordeaux un corsaire de 24 canons et de 220 hommes d'équipage. Ce bâtiment, nommé le *Bordelais*, devait être commandé par M. Darrigrand : celui-ci désira vivement avoir pour 2^{me} capitaine M. Pellot, qui ne se rendit qu'à des instances répétées ; nous avons dit qu'il n'aimait pas les grands corsaires.

On s'embarqua le 20 mars, et dans deux sorties successives, le corsaire enleva quatre navires anglais avec 140 prisonniers qu'on rendit par échange. Alors le capitaine Darrigrand se retira avec tout l'état-major, à l'exception du 2^{me} capitaine. Pellot s'occupa du réarmement du corsaire, en attendant l'arrivée de M. Moreau, qui devait prendre le commandement supérieur. Enfin on fit voile vers l'Irlande. Un fâcheux pressentiment assombrissait le visage de Pellot, si joyeux d'ordinaire. C'est en vain qu'il cherchait à rappeler sa gaieté d'autrefois ; le rire contractait ses lèvres sans les épanouir. Poussé par une inquiète curiosité, il ne savait pas laisser de la main une longue-vue avec laquelle il interrogeait incessamment l'horizon. Plusieurs fois il signala une voile anglaise que personne ne pouvait apercevoir ; et lui s'obstinait à vouloir virer de bord. « Tenez, disait-il, ne voyez-vous pas cette frégate ? Je distingue ses rangées de canons. Virons de bord, ou nous sommes perdus. » Et toutes les lunettes étaient braquées dans la direction qu'indiquait Pellot, et personne ne voyait rien. Quelques grognards d'eau salée grommelaient entre leurs

dents ; des loustics lançaient des brocards : Pellot, absorbé, fasciné par une vision mystérieuse, n'entendait rien et ne semblait revenir à lui que pour crier : « Fuyons ! fuyons ! »

Cependant sa persistance irritait quelques-uns et rendit le sérieux à tout le monde. « Regardez, disait Pellot, elle tourne de notre côté, mais elle ne semble pas nous avoir encore aperçus. Tenez, la voilà debout. Virez ! virez ! mes amis !

« — Etes-vous doué du don de seconde vue ? lui dit enfin le commandant impatienté.

« — Etes-vous aveugle ? répondit le 2^me capitaine.

« — Il est fou.

« — Il faudra l'attacher.

« — Vous ne connaissez pas le farceur ; il joue un de ses tours. »

Tels étaient les propos qu'on tenait à bord.

Le maître d'équipage, Gouziot (de Brest), homme à la figure mystique et qui connaissait certaines pratiques de divination, prit la parole en ces termes :

« Apportez un chaudron d'eau sur le pont,

et quand la surface du liquide sera tranquille, vous y verrez l'ennemi, si tant est que nous soyons sous son influence. »

Un gros matelot fort crédule se hâte d'apporter le chaudron demandé ; il le place près du capitaine. M. Moreau y jette un regard dédaigneux. Le fluide n'avait pas encore repris son calme que déjà on voyait clairement la voilure et le bois d'une frégate anglaise vaciller dans les ondulations de l'eau. Les yeux effrayés se portent à tribord sur la mer.

« A babord ! crie Pellot ; ici ! là bas ! »

Le charme est rompu. Chacun peut voir de ses yeux, sans le secours des lunettes, une belle frégate faisant force voiles sur le corsaire.

On expliquera comme on voudra cette aventure ; tout ce que nous pouvons dire, c'est que Pellot nous en a plus d'une fois attesté la vérité jusqu'à corroborer sa parole par un serment.

Cependant la découverte dont personne ne pouvait plus douter, avait mis la confusion à bord. Pellot ne perdit pas son sang-froid. Il court à la barre, en change la direction, ordonne la manœuvre et fait pré-

parer les canons. Mais au milieu du trouble, ses ordres sont mal exécutés, et les corsaires ne semblent revenus à eux-mêmes que lorsque l'artillerie tonne et que le mât de hune, coupé par le milieu, tombe dans les manœuvres et les embarrasse un instant. Pellot quitte les pièces pour dégager les manœuvres. Un combat acharné suit ce premier accident. Les efforts des corsaires ne réussissent qu'à les faire décimer. La défense devient bientôt inutile; les voiles déchirées, les cordages pendants, les mâts brisés, ôtent la vie au *Bordelais*, qui n'obéit plus au gouvernail. Alors le courage fait place au désespoir. Le capitaine Moreau veut se faire sauter. Mais Pellot goûte fort peu son avis; les prisons d'Angleterre n'ont jamais été pour lui que des claire-voies au travers desquelles il a su passer : il sait se battre jusqu'à la dernière extrémité; mais cette extrémité venue, il ne songe nullement à se tuer; il trouve qu'il n'y a aucun déshonneur à se rendre, quand la défense est impossible.

Il fut conduit à Cork avec ses compagnons d'infortune. De là, les prisonniers furent conduits à Kinsale et enfin placés sur des pontons mouillés au milieu d'un vaste

marécage. Ce marécage servait de barrière pour empêcher les évasions. Plusieurs tentatives de ce genre y trouvèrent une répression naturelle. Les prisonniers qui essayaient de se sauver s'enfoncèrent dans les boues, et ce n'est pas sans peine qu'on les en retira sains et saufs. Quelques-uns y périrent. Un frère cadet du maréchal Harispe fut de ce nombre. C'était un jeune officier qui avait gagné les épaulettes dans le corps des *Chasseurs basques*. Une nuit, il abandonna son ponton, et on suppose qu'il disparut dans le cloaque dont on était entouré; car depuis on n'a plus entendu parler de lui.

Pellot ne fut pas des plus pressés à fuir de sa prison. Il travailla longtemps avec un petit couteau et une grande patience à amincir quatre légères planchettes d'un bois tenace; il y ajouta des lanières de cuir; et quand tout fut prêt, il les adapta à ses pieds et à ses mains, et prit, comme les autres, la voie des boues. Plus d'une fois il faillit succomber durant ce périlleux trajet; il fit des haltes forcées pour reprendre haleine; mais, grâce à son énergie et à la vigueur de ses muscles, il gagna la terre ferme avant le jour. Il se rendit à Dublin où

il s'embarqua comme matelot à bord d'un navire en partance pour Porto. Dans cette ville il prit le costume de pèlerin, et, le bourdon à la main, sans oublier la gourde, il arriva à Saint-Jacques-de-Compostelle. Le déguisement lui parut bon. Il continua sa marche vers la France et arriva en cet équipage dans son village, où il fut accueilli par un rire universel et les tendres embrassements de sa famille et de ses amis.

Pellot ne voulut plus servir sur les grands corsaires : son esprit rusé savait tirer un meilleur parti des petits bâtiments. Pendant l'hiver de 1800 à 1801, il tint la mer sur le *Retour*, corsaire de 10 canons et de 46 hommes d'équipage. Parmi les prises qu'il fit, il se trouva un sloop monté par des contrebandiers anglais. Cette capture était à la vérité d'une importance à peu près insignifiante ; mais la connaissance de ces contrebandiers devint plus tard, pour Etienne Pellot, une précieuse ressource. Leur chef qui, après avoir subi bien des pertes, se voyait ruiné par cette dernière rencontre, avec la perspective de la captivité, gémissait et se lamentait de la manière la plus pitoyable. C'est en vain que ses compagnons

lui prodiguaient des consolations ; le malheureux contrebandier n'écoutait pas. — « Ruiné ! perdu ! s'écriait-il ; perdu à jamais ! Et pendant que je languirai dans les fers , mes pauvres enfants mourront de faim. » — « Dieu aura pitié de vous , lui disait-on ; allons , du courage , mon cher Wilson. »

A ce nom , Pellot se précipite avec sa vivacité naturelle. Il regarde le prisonnier : « Vous n'êtes pas Wilson , dit-il ; je connais Wilson le contrebandier.... »

— « Vous avez pu connaître mon frère de Portsmouth. Il est bien malheureux aujourd'hui ; car c'est en vain qu'il guette mon retour sur une hauteur de Spithead. Vous tenez son dernier écu et le mien. »

— « N'avez-vous pas un frère à Jersey ? »

— « C'est moi qui demeurais là. »

A ces mots , Pellot lui prend la main et la serre affectueusement entre les siennes. « Oui , dit-il , j'ai connu George Wilson ; alors j'ai contracté une dette envers lui ; il y a huit ans de cela , et je ne l'ai pas oublié. Il me tira des prisons de l'Angleterre. Si je vous rends la liberté et votre navire , me promettez-vous aide et secours pour fuir votre

pays, lorsque la mauvaise fortune m'y conduira ? »

Qui pourrait dire les sentiments qui agiterent tumultueusement le cœur de l'Anglais à cette proposition inespérée ? Pellet tint parole, et nous verrons plus tard que l'Anglais ne trahit pas son engagement.

VI.

Mariage. — Prisonniers enlevés. — Brillant combat sur le GÉNÉRAL-AUGEREAU. — Retraite de Moreau. — Les Chirurgiens et le Corsaire.

La paix d'Amiens vint rétablir la liberté des mers. Pellot, condamné au repos, ouvrit son cœur à des sentiments plus doux. Une jeune et belle fille d'Urrugne toucha son cœur; ses vœux furent agréés; Marie Larroulet devint son épouse et lui donna plus de quarante ans de bonheur intime.

Mais le démon de la guerre souffla de nouveau sur le monde. Le bruit des combats ne resta pas sans écho dans le noble cœur de Pellot. Cependant des obstacles presque insurmontables s'opposaient à son dessein. L'Empereur rêvait, disait-on, la conquête de l'Angleterre : une levée en masse appelait tous les jeunes marins à Boulogne. Sur les vives instances de plusieurs négociants de Bayonne, Augereau, qui commandait alors la division militaire des Pyrénées-Occidentales, fit délivrer à Pellot des lettres de mar-

que, commission en guerre, sous la condition expresse de n'embarquer de marins français que le nombre strictement nécessaire pour former l'état-major du corsaire. Aussitôt, Pellot partit pour Marseille et y recruta un équipage de Grecs et d'Italiens, gens de sac et de corde, mais flibustiers par excellence. De retour à Bayonne, il chercha inutilement à enrôler quelques Basques en qui il put se confier un peu plus que sur les étranges compagnons amenés de Marseille. Toute la jeunesse du pays avait été conduite sous les drapeaux.

M. Damborgez, président du tribunal de première instance de Bayonne, et parent de Pellot, parla à ce dernier de quatre Basques qui subissaient une détention préventive dans les prisons de la ville. Ces hommes, incarcérés à la suite d'une rixe, attendaient leur jugement. Pellot forme à l'instant le projet de les enlever. Il invite le geôlier à dîner ; le repas est suivi de copieuses libations ; et quand le geôlier paraît bien échauffé, Pellot témoigne le désir de visiter la prison. Le corsaire reconnaît aisément les individus qui lui ont été signalés : ce sont quatre jeunes gens vigoureux, à

l'air déterminé, enfin tels qu'il les lui faut.
« Vraiment, dit-il au geôlier, vous êtes trop bon pour des brigands de cette espèce ! Si j'avais l'honneur de tenir le commandement de la prison, je les traiterais un peu plus rudement, comme ils méritent. Tenez, si vous voulez me croire, nous les placerons dans le comble de la prison et les attacherons à des poteaux, après avoir pratiqué des gouttières au-dessus de leurs têtes, afin que ces damnés purgent un peu leurs péchés. »

Le geôlier, dont la raison est égarée, suit les instigations de Pellot. La nuit suivante un ramoneur enlevait les quatre prisonniers. Pellot les attendait au pied du mur de la prison ; il les conduisit sur le rempart de la ville ; au moyen d'une corde, il les fit descendre dans les fossés ; il les suivit par la même route et arriva, au point du jour, à Bidart. Pour dérober ses hommes à toute recherche, il les tint cachés jusqu'à la nuit dans la sacristie de l'église ; et puis, à la faveur des ténèbres, il les amena au port du Passage.

Le corsaire le *Général-Augereau*, portant 12 caronades et 70 hommes d'équipage, at-

tendait en rade l'arrivée du capitaine. Pellot lève l'ancre ; il croise quelque temps sans succès ; enfin il se dirige vers le canal Saint-George. Ces parages , fréquentés par les forts convois, sillonnés en tout sens par les navires de guerre, étaient des lieux redoutables. Il fallait une grande audace à un faible corsaire pour oser s'aventurer dans le centre même de la puissance britannique. Mais Pellot ne comptait pas avec le danger ; il aimait à le braver ; là, d'ailleurs, les bénéfices étaient proportionnés aux périls, et notre corsaire se fiait à son adresse extrême pour se tirer heureusement des pas les plus mauvais. Son navire avait été construit sur le modèle des bâtiments côtiers d'Angleterre. Pellot fit donc voile vers les lieux qu'il affectionnait, et il mit tranquillement en panne sous le cap Clear, promontoire d'Irlande.

Le 4 août, il aperçut un convoi de 50 voiles arrivant sous le vent. Deux navires de guerre, le *William-Scott*, de 22 canons , et la *Marguerite*, de 18 canons, servaient d'escorte à la flottille. Pellot n'avait à leur présenter que ses 12 bouches à feu. Devait-il laisser passer, sans y mettre obstacle, ce magnifi-

que convoi qui arrivait d'Amérique, chargé de marchandises de prix, et allait disparaître dans le port de Corck? La proie était si belle! comment résister à la tentation de l'attaquer? Mais quelle témérité de le faire!

D'un autre côté, outre les raisons découlant de l'infériorité de ses forces, Pellot pouvait en avoir une autre, non moins grande en apparence. Les Anglais avaient inventé depuis peu un nouveau système de construction, d'après lequel leurs navires étaient réputés inabornables. Plusieurs hommes de mer, et le maréchal Augereau lui-même, avaient recommandé à Pellot, avant son départ, d'abandonner sa vieille tactique d'abordage. Le corsaire, moins crédule que les autres, avait répondu à tout ce qu'on avait voulu lui dire là-dessus : « J'y croirai si les Anglais me font sauter. »

Il était donc résolu à passer par dessus cette difficulté; il pensait que l'occasion venait bonne pour faire justice de l'épouvantail.

Sans balancer, il combina son plan d'attaque. Se présenter comme pilote, surprendre le *William-Scott*, enlever une partie du convoi, et montrer trente-six belles dents à

la *Marguerite*, si elle ne se contentait pas de conserver son reste, tel fut le plan peu compliqué que Pellot présenta à ses hommes.

La proposition passe sans contradiction. On fait un mouvement vers le convoi. Les Anglais hélent le corsaire. « *The Pellot !* » répond le capitaine. C'est un pilote, » se dit-on. Qui pouvait en douter ? On laisse approcher. Par malheur, quelques hommes commandés pour accrocher l'ennemi mettent trop de précipitation à déposer leurs engins. Un coup de canon vient annoncer au corsaire qu'il est reconnu. Sans plus tarder, un combat terrible s'engage de part et d'autre. A une aussi faible portée, la lutte ne peut être longue. Les corsaires se couchent à plat ventre toutes les fois que les bouches anglaises s'enflamment devant eux. Ils subissent néanmoins des pertes. A leur tour, ils font quelques heureuses décharges. Au milieu de l'action, un boulet ennemi fait choir le drapeau français. « Cessez le feu ! » s'écrie Pellot ; la fortune se déclare pour nous ; l'Anglais va croire que nous nous rendons ; laissez-le arriver, et à l'abordage !... »

L'ennemi s'avance effectivement pour se saisir du navire français. Pellot commande le feu à bout portant et couvre de morts le pont du *William*. Le poignard à la main, il saute le premier à bord de l'ennemi ; son équipage se précipite sur ses pas ; les Anglais résistent avec bravoure ; dans la mêlée, Pellot tombe frappé de plusieurs coups ; ses prisonniers de Bayonne se jettent devant lui, lui font un rempart de leurs corps et le sauvent par leur dévouement. Pellot se relève ; il ranime le combat ; il renverse tout sur son passage. « *Death ! Death ! (Mort ! mort !)* » crie-t-il en fureur. Rien ne peut résister à l'impétuosité de cette nouvelle attaque : le chef des Anglais, le capitaine Killy, qui soutenait seul le courage de l'ennemi, tombe mort avec un grand nombre des siens ; parmi les survivants, il n'en est aucun qui n'ait reçu quelque blessure ; le combat touche à sa fin ; les Anglais ne se défendent plus que faiblement ; ils demandent quartier. Les Grecs et les Italiens veulent les immoler tous ; sans écouter la voix de leur capitaine, ils continuent la boucherie. Pellot, avec ses Basques, est obligé de se mettre entr'eux et les Anglais ; en accom-

plissant cette noble action, il est frappé par les siens et tombe de nouveau ; tous les bras sont saisis de stupeur, et le carnage cesse. Heureusement, les blessures de Pellot ne sont pas aussi graves qu'on aurait pu croire ; il fait bander ses plaies et continue à commander.

Durant ce combat à outrance, la *Marguerite* s'était enfuie honteusement pour se mettre à couvert dans le port de Corck avec tout le convoi d'Amérique.

Pellot, plein du sentiment des plus hautes convenances en matière de guerre, recueillit le corps de son noble adversaire, le capitaine Killy, et l'enveloppa dans un linceul glorieux ; ce fut le drapeau, si bien défendu par lui. Il fit déposer le corps dans un canot et l'envoya à Corck avec quatre matelots à qui il rendait la liberté. Cette action fut justement appréciée par la veuve du capitaine Killy et par les Anglais, car ce peuple admirait les prouesses et l'humanité de Pellot ; et l'on peut dire qu'il éprouvait pour lui autant d'estime que de crainte. A côté de ce trait éminemment français, nous devons rapporter un trait de mœurs anglaises ; ils serviront tous deux à peindre par

une de leurs faces les caractères des deux nations rivales. Ainsi, quant à Corek on se fut aperçu que le convoi attendu venait d'être attaqué, il s'ouvrit des paris parmi les spectateurs, et l'on gagea jusqu'à cent guinées à la fois pour ou contre le corsaire. Cela n'aurait pu arriver en France.

Pellotne jouit pas longtemps de son triomphe : il n'en retira qu'une belle part de gloire. Attirée par le bruit du canon, une frégate anglaise vint lui couper la retraite. Le vent était peu favorable à l'*Aujereau*, dont la marche n'était supérieure que vent arrière ; alors elle était incomparable. Par bonheur, il se faisait déjà nuit, et l'ombre rendait incertain le tir du canon ; aussi les Anglais ne songèrent-ils pas à engager le combat ; un magnifique clair de lune donnait la facilité de surveiller tous les mouvements du corsaire, qui courait le long de la côte au risque d'échouer sur quelque récif ; la frégate suivait tous ses mouvements sans se hasarder à s'approcher trop de la terre ; elle comptait bien que dès qu'il ferait jour, les Français seraient obligés de se rendre à discrétion, car alors la fuite deviendrait impossible et la défense une folie. On manœu-

vra ainsi de part et d'autre pendant une partie de la nuit. Le renard Pellot essaya bien des tours : aucun ne lui réussissait. A minuit, le vent change de direction ; il souffle avec une certaine force du côté de terre. « Vive Dieu ! crie Pellot ; je vois qu'il est pour nous. Enfants, écoutez mes ordres et comme tout à l'heure ne me faites pas manquer mon coup. Cette fois-ci, d'ailleurs, les conséquences d'une désobéissance seront bien autrement graves ; du premier jusqu'au dernier nous pouvons tous périr pour une simple étourderie. Ainsi, attention ! »

Pellot place chacun à son poste, lui explique la manœuvre qu'il doit exécuter, s'assure qu'il a bien saisi son ordre et fait partager à tous la confiance qui l'anime. Un instant après, les voiles sont serrées ; il ne reste dehors que celles qui sont indispensables pour arriver jusqu'à la frégate anglaise. Celle-ci croit que les Français, désespérant de leur salut, vont se rendre à elle. Le capitaine Thompson les hèle :

« — Qui êtes-vous ?

« — Français.

« — Votre nom ?

« — L'Imprenable.

« — Imprenable..... pas cette fois, du moins ; commencez par abattre votre pavillon. »

Le pavillon tombe. Le corsaire n'était qu'à quelques brasses de la frégate ; il dérive sur elle et n'évite de la choquer qu'en tournant devant son artimon. « Arrêtez ! » crie l'Anglais. Le corsaire dérive toujours. « Arrêtez ! je vous balaie autrement de dessus la mer. »

Un sifflet aigu se fait entendre sur le corsaire. A l'instant, toutes les voiles se trouvent tendues comme par enchantement ; le vent les gonfle et emporte le navire avec rapidité. Les artilleurs anglais, pris au dépourvu, courent à leurs pièces ; ils tirent les premières bordées sans ajuster ; une mer houleuse et la fausse lumière de la lune mettent ensuite leur tir en défaut. Les Anglais reconnaissent bientôt qu'ils n'auront raison du corsaire qu'à la condition de l'emporter de vitesse. Mais il n'y a peut-être pas sur cette mer un seul navire qui puisse gagner l'*Augereau* dans la situation présente. Cependant, son salut demeure longtemps incertain ; le jour succède à la nuit et les

Anglais n'en ont que plus de courage. Les capitaines des deux bords, également soutenus par leurs équipages, épuisent dans cette chasse tout ce que la science nautique possède de ressource. Sir Daniel Thompson cherche à gagner la gauche du corsaire pour l'éloigner des côtes les plus voisines de France. Pellot rit dans sa barbe. Il sait bien, lui qui connaît son navire, qu'il doit garder vent arrière ou succomber dans la lutte ; il sait qu'il ne peut se sauver qu'en touchant à un port d'Espagne. La fausse manœuvre de l'Anglais décide l'avantage en faveur du corsaire qui arrive sain et sauf au Passage. Mais son capitaine était dans un état bien déplorable.

La conduite de Pellot fut alors considérée comme une merveille d'habileté. Les marins de ce temps-là, ne sachant comment exprimer leur admiration, appelèrent le retour de Pellot la *retraite de Moreau*, par allusion à la célèbre retraite que ce général exécuta en Allemagne en 1796.

Le maréchal Augereau écrivit la lettre suivante à Pellot pour le consoler de sa disgrâce :

« Paris, le 16 fructidor an XII (3 septembre 1804).

Le maréchal de l'Empire AUGEREAU, grand officier de la Légion-d'Honneur, chef de la 15^e cohorte,

A Monsieur E. PELLOT, capitaine du corsaire le Général-Augereau.

« Si la belle action par laquelle vous vous êtes distingué, Monsieur le capitaine, n'a pas été profitable à votre fortune, elle n'est pas perdue pour votre gloire et pour votre avancement. Je vous ai déjà annoncé qu'elle ne resterait pas sans récompense, et j'en contracte avec vous l'agréable engagement. L'Empereur aime les braves autant que moi ; j'espère lui faire partager les sentiments que vous m'avez inspirés par votre conduite intrépide.

« Hâtez-vous de rétablir votre santé : bientôt vous aurez l'occasion de vous signaler encore ; dites à vos compagnons que l'*Augereau* ne doit jamais tomber au pouvoir de l'ennemi.

« AUGEREAU. » (1)

(1) Nous ne possédons pas la lettre antérieure dont parle le maréchal Augereau ; mais nous remarquons le passage suivant dans les *Annales Maritimes* :

« Le corsaire le *Général-Augereau*, capitaine Pellot,

Par suite des grandes chaleurs et de l'impossibilité de panser ses blessures, Pellot devint grièvement malade. Le danger où il se trouva excita un intérêt général. On lui envoya des chirurgiens de l'armée française, car on voulait tout faire pour conserver une vie employée à rendre de tels services à la

armée de 12 caronades à Bayonne, soutint, le 4 août 1804, un combat contre deux navires anglais, convoyeurs armés en guerre et marchandises. Le plus fort, portant 22 canons de gros calibre, fut enlevé à l'abordage, et l'autre, après une vive canonade, n'évita le même sort que par la fuite.

« M. Pellot, maintenant domicilié à Hendaye, témoigne à M. le Ministre de la marine le désir de faire hommage à l'Ecole d'hydrographie de Saint-Jean-de-Luz du tableau qui représente le combat. S. E., par une lettre du 13 janvier 1830, a accepté cette offre qui tend à perpétuer le souvenir d'une action glorieuse pour le capitaine Pellot et ne peut qu'exciter une utile émulation pour la marine.

« Ce tableau a été installé dans le local destiné aux leçons publiques, à Saint-Jean-de-Luz, aux acclamations de vive le roi ! en présence du maire, du commissaire de la marine, du professeur d'hydrographie et d'un grand nombre d'habitants de cette ville.

« Une copie de ce tableau a été donnée à M. Laporte, directeur de l'établissement des mousses et novices, à Bordeaux. »

(*Annales Maritimes et Coloniales*,
année 1830, 2^e partie, p. 485.)

patrie. Après une consultation, les hommes de l'art jugèrent que l'amputation d'une cuisse était indispensable.

A cette nouvelle, Pellot entre en fureur : « Coupez-moi un bras, le nez, les deux oreilles, s'écriait-il dans une sorte de rage ; laissez-moi ma cuisse ; jamais je ne souffrirai que vous me l'ôtiez ; un corsaire a besoin de ses deux jambes. » Il avait beau protester et jurer, les chirurgiens ne semblaient point l'écouter ; au contraire, ils étalaient leur horrible trousseau. A cette vue, Pellot devient plus furieux encore : il croit un instant qu'on va user de contrainte envers lui ; il se jette sur les instruments étalés à ses yeux, s'empare du plus grand de tous, et promène des regards effrayants sur les chirurgiens. Ceux-ci se hâtent d'évacuer la salle et abandonnent à son sort le terrible corsaire.

Incontinent, Pellot se fit transporter à Bayonne ; il y subit un traitement, prit ensuite des bains aux thermes de Tercis, et revint glorieux sur ses deux jambes. Il en fut quitte pour perdre à la fois un œil et la faculté de tourner le cou.

VII.

Course sur le RETOUR. — Prisonnier. — Habeas corpus et liberté anglaise. — Evasion. — Justice et Pellot pendus en Angleterre.

Pellot n'était pas encore bien guéri de ses blessures, qu'il reprenait le commandement du corsaire le *Retour*. Le nom du navire était de bon augure ; mais la fortune, après avoir semblé lui sourire, le trahit cruellement. On était en plein hiver. Les tempêtes si dangereuses du golfe de Biscaye assaillirent à plusieurs reprises le corsaire, qui parvint à se dérober à leur fureur en se réfugiant dans les ports d'Espagne.

Au commencement du mois de février, Pellot gagna la grande mer pour croiser sur la route des navires anglais vers le Portugal. Il fit deux bonnes prises qu'il ramena vers les côtes d'Espagne. Après avoir reconnu le cap Finistère, il se dirigea sur Vigo. Le gros temps le fatigua toute la nuit du 11 au 12. Le vent se calma au point du jour ; une brume épaisse couvrait encore la mer ; elle

ne se souleva que pour montrer à Pellot deux corvettes anglaises, sur son derrière, à une petite portée de canon. Cette apparition soudaine ne l'alarmait pas outre-mesure; il était assez proche du port de Vigo pour espérer d'y entrer sans encombre. Les deux prises avaient le devant, et les hommes qui les conduisaient en hâtaient la marche de leur mieux. Pellot protégeait leur retraite. Les Anglais, de leur côté, faisaient force de voiles; leurs canons de chasse tiraient sans relâche sur le corsaire; mais ils pointaient si mal, qu'à entendre l'équipage du *Retour*, ils tiraient le *canon de réjouissance*. Cette dédaigneuse hilarité ne dura pas longtemps. Un boulet vint fracasser le grand mât du *Retour*. La plus forte portion de ce mât était retenue par les cordages et son poids faisait pencher le navire. Pellot, sans se déconcerter, chercha à rétablir les manœuvres. Pendant le ralentissement forcé de sa marche, les Anglais firent pleuvoir la mitraille sur son bord. Son équipage était menacé d'une entière destruction. Bientôt il ne lui resta qu'une ressource, celle de se rendre à discrétion. Ses prises se mirent en sûreté dans le port de Vigo. La satisfaction

de les avoir sauvées le consola médiocrement du chagrin de se trouver pour la troisième fois au pouvoir des ennemis acharnés de la France.

Les Anglais le conduisirent à ce même port de Corek, témoin de son dernier triomphe et de sa généreuse humanité. Quand le bruit de son arrivée se fut répandu, la population se porta en foule sur son passage. — En nous rapportant cette circonstance de sa vie, il nous disait piteusement : « On venait voir *le pauvre renard pris au piège.* »

L'accueil qu'il reçut des autorités et des notables de la ville fut pour lui aussi glorieux qu'un nouveau triomphe. Les habitants de Corek se disputèrent l'honneur de lui donner les soins qu'exigeait sa santé. M^{me} Killy ne fut pas la dernière à se signaler dans ces manifestations. Elle alla rendre grâce au digne vainqueur de son mari, et entre plusieurs cadeaux qu'elle lui fit, on remarqua un magnifique tapis qu'elle avait orné de figures emblématiques.

Pellot ne s'endormit pas au milieu des prévenances et des marques d'estime qu'on lui prodiguait. Suivant son incorrigible habitude, il prépara les voies à une prochaine

évasion. Il avait été laissé, pour raison de santé, dans une maison située à l'entrée de la ville, du côté de la campagne, et habitée par un officier de la *yeomanry*, sorte de gendarmerie à cheval. Non loin de là, il y avait un abreuvoir très-fréquenté dès le matin. Une nuit, par un beau clair de lune, Pellot descendit d'une fenêtre au moyen de ses draps de lit ; il se rendit à l'abreuvoir ; là, il tira ses souliers, les attacha sous les pieds en tournant les pointes du côté des talons, de façon à faire des traces en sens inverse de la direction qu'il allait prendre. Son intention était de se rendre à Dublin. Un accès de fièvre bien intempestif l'arrêta à Waterford. Il était là depuis deux jours, quand un malheureux hasard le mit entre les mains des constables. Ceux-ci, en poursuivant quelques mauvais sujets qui avaient fait du bruit dans la rue, pénétrèrent dans la taverne où Pellot s'était réfugié et l'arrêtrèrent sans le connaître. On sait combien les Anglais sont fiers de leur *habeas corpus*, ce qui ne les empêche pas de violer tous les jours la liberté individuelle, en liant les mains derrière le dos aux flâneurs attardés et en les engageant malgré eux dans un ré-

giment de malfaiteurs (*condemned regiuent*). Pellot risquait donc fort d'aller mourir au Bengale ou en Australie, s'il ne se faisait pas connaître. Il prit ce parti, qui était de beaucoup le plus sage, et rejoignit ses compagnons d'infortune. Il resta peu de temps avec eux. Un marchand de chous consentit, pour quelques guinées, à le mettre dans un sac avec ses légumes et à le transporter ainsi jusqu'à Kilmaloe. De là, Pellot reprit le chemin de Dublin et fut complètement dévalisé par les voleurs dans les montagnes du Leinster. Un homme sans argent ne peut aller loin. Pellot, arrêté de nouveau, fut ramené à Corek et placé avec quelques-uns de ses compagnons dans un îlot formé par une rivière qui a son embouchure dans le canal Saint-George. Il ne désespéra pas de lui-même. Cependant, son esprit si fertile en expédients ne lui offrait, dans son état de dénuement absolu, aucun moyen praticable d'évasion. A bout de ressource, il prit un parti désespéré. Une nuit, il se jeta dans la rivière ; il portait sur son dos une outre vide et un gros pain. Arrivé à terre, il suivit le cours de la rivière jusque près de son embouchure, se saisit d'une barque de pê-

cheur amarrée au rivage, et s'abandonna à la mer. Il rama courageusement et longtemps, prenant peu de repos et arrosant d'eau le pain noir qui lui servait d'aliment. Cette étonnante persévérance allait être couronnée du succès qu'elle méritait, quand Pellot fut rencontré, à une lieue de Calais, par un croiseur anglais. Il y avait là plusieurs marins qui avaient été prisonniers de notre corsaire et qui le reconnurent. « Messieurs, dit Pellot aux Anglais, je ne regrette pas tant d'être repris, car j'espère bien que vous ne parviendrez pas à me garder ; tout ce que je crains, c'est que cette barque, la seule ressource d'un père de famille, ne lui soit pas rendue. » Ses ennemis restaient en admiration devant lui : Pellot dut les rappeler à eux-mêmes pour faire donner le signal du départ.

Conduit à Plymouth, on n'osa pas le plonger dans un cachot ; son nom était trop connu et trop respecté parmi la population maritime de cette côte, pour qu'on osât lui faire subir des mauvais traitements d'une manière ostensible. Quelqu'un proposa de le *presser*. Ceci demande une explication. La marine anglaise se recrute par la *presse*, en

temps de guerre. Dans un port de mer, tout homme qui a la tournure d'un marin est sûr d'être enlevé de force, conduit à bord d'un bâtiment et d'y rester plusieurs années sans mettre pied à terre. C'est le cas de crier : *Vive la liberté !*

Nous devons à l'honneur des Anglais de dire que la proposition de *presser* notre brave compatriote ne trouva pas d'approbateur. Adam Simler, officier préposé à la garde des prisonniers français, se distingua même par une opposition pleine de jactance. C'était un homme vain, qui se croyait un esprit supérieur et qui prenait sa façon de pour du talent. Il prétendit que Pellot était un simple mortel, aussi peu sorcier que les autres hommes, capable de tromper les imbéciles, mais non les clairvoyants. Enfin, lui, Adam Simler, répondait de maintenir Pellot dans l'ordre et dans la prison. Malgré sa présomption, il crut devoir soumettre son prisonnier à une surveillance spéciale : il ne se contenta pas des précautions ordinaires, il fit garder à vue l'habile corsaire par un homme d'une fidélité éprouvée, qui ne devait le quitter pas plus que son ombre. La mesure prise pour s'assurer de la per-

sonne de Pellot, ne fut pour lui qu'un moyen plus facile d'évasion. D'abord il était impossible d'être bien sévère envers un homme aussi joyeux et aussi aimable; puis, comme il était constamment suivi de son gardien, les autres surveillants n'avaient pas tant à s'occuper de lui, et ils le laissaient plus librement circuler que ses compagnons. Pellot ne cessait de s'informer des Wilson, ces contrebandiers à qui il était lié par des services réciproquement rendus. Il apprit enfin d'un patron de barque, de Wight que les hommes qu'il cherchait se trouvaient dans cette île. Il leur écrivit sur-le-champ. La réponse ne se fit pas attendre. Les Wilson accoururent à Plymouth et promirent à Pellot de le transporter en France s'il parvenait à tromper la vigilance de son Argus. Ils lui donnèrent même de l'argent et des vêtements neufs dont il avait le plus grand besoin. La fortune ennemie n'avait pu abattre notre corsaire; elle lui sourit de nouveau. Pellot réussit à faire enivrer son gardien; il gagna le rivage de la mer et fut transporté par les contrebandiers sur les côtes de France. Déposé à l'île de Bas, il se rendit à Morlaix.

Dans cette ville, Pellot apprend par les papiers publics que les Anglais l'accusent d'avoir empoisonné son gardien et qu'ils l'ont pendu en effigie. Cet homme n'était cependant pas mort ; peut-être même se faisait-il beaucoup plus malade qu'il ne l'était réellement ; la crainte du châtimement devait être pour quelque chose dans son état. Pellot avait usé d'opium pour l'endormir : certain de n'avoir pas administré une trop forte dose de ce narcotique, il ne pouvait souffrir l'idée d'une flétrissure. Il était loin, d'ailleurs, de vouloir renoncer à la course ; et s'il venait à être repris par les Anglais, il devait craindre de voir autour de son cou la corde qui n'avait encore tenu que son effigie. Cette condamnation pesait sur lui d'une manière intolérable, le chagrin le vainquit pour la première fois ; plus de sommeil, plus d'appétit ; Pellot était menacé d'une maladie sérieuse, s'il ne se lavait de la tache imprimée à son caractère et s'il ne brisait l'épée suspendue sur sa tête. Il prit donc sa résolution à deux mains, repassa en Angleterre et se présenta devant le *sheriff* de Plymouth. Les Anglais restèrent stupéfaits quand ils virent le corsaire Pellot

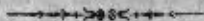
demandant des fers et un jugement. L'affaire devenait fort ennuyeuse aux gens de la Couronne. Les rieurs n'étaient pas de leur côté. Pellot avait assuré une pension viagère à son ancien gardien, et cela ne contribua pas peu à amener sa guérison qui arriva fort à propos. On connaît l'inférial pandémonium de la justice anglaise : c'est un dédale inextricable dans lequel les puissants du jour enterrent ceux qui n'ont pas les moyens de les poursuivre jusque dans l'Érèbe.

Les *coroners*, au lieu donc de poursuivre Pellot, étaient poursuivis par lui. Ils auraient voulu le renvoyer sans bruit et sans forme de procès. Mais, plus soucieux de son honneur qu'on n'était scrupuleux à lui rendre justice, Pellot fit les démarches les plus actives pour amener la révision du jugement qui le condamnait. Cette cause originale intéressa le public ; des gens considérables de l'endroit prirent parti en faveur de Pellot, et forcèrent Protée à rendre ses oracles. Le *King's bench*, ou *Cour du banc du roi*, cassa le jugement rendu par contumace et exécuté en effigie. En Angleterre, il faut souvent se contenter d'avoir gagné son procès devant le public : quelque *fiction légale*.

mensonge grossier dont personne n'est dupe, suffit à éluder, à remettre, à brouiller les questions de ressort, de compétence, etc., de façon à lasser les plus obstinés plaideurs. Il n'est donc pas étonnant que Pellot ne pût pas obtenir d'être déclaré innocent ; il dut se contenter de voir réformer le jugement qui prononçait sa condamnation. Ces choses-là sont si communes sur cette terre de liberté et de légalité (comme on l'appelle partout sur la foi de ses habitants), qu'on n'y prête aucune espèce d'attention. Ce n'est donc pas là ce qui nous surprend, mais on s'étonne à bon droit de ce que les Anglais ne voulussent rendre leur généreux ennemi à la liberté qu'en échange de quelque autre capitaine prisonnier. Il est vrai qu'ils offraient de le laisser partir sur parole, le chargeant lui-même d'exécuter la condition de sa délivrance. « — Je ne puis engager ainsi ma parole, répondit Pellot ; je serais disposé à la tenir, que peut-être je n'en serais pas le maître. » Néanmoins les Anglais le relaxèrent. Pellot ne leur devait rien ; mais, en fait de sentiments généreux, il n'aimait pas à demeurer en reste avec qui que ce soit. Il le prouva aux Anglais, comme

nous verrons plus loin. Il ne se vengea d'eux, à l'occasion de sa mésaventure, qu'en répétant jusqu'à la fin de ses jours :

« La justice et Pellot furent pendus en Angleterre. Vive Pellot et la justice ! »



VIII.

**L'amiral Villeneuve.—Course sur l'ÈVE.—Mirage.
— Prises.— Napoléon et Pellot.— Pellot et son
ambition.**

Quand Pellot revint à Morlaix (c'était au mois d'avril 1806), on ne parlait dans toute la ville que de l'amiral Villeneuve, le vaincu de Trafalgar. Villeneuve, à son retour d'Angleterre, avait pris terre à Morlaix et était immédiatement parti pour Paris. Mais on savait qu'il s'était arrêté à Rennes, et on présumait qu'il attendrait là l'ordre de passer devant un conseil de guerre. Quelle que soit l'opinion que l'on se forme aujourd'hui sur cet amiral, il est certain qu'alors sa bravoure et ses talents étaient appréciés par tout le corps de la marine : sa défense était chaudement prise par la plupart des survivants du désastre de Trafalgar. Néanmoins, dans la pensée que l'Empereur demandait une satisfaction à sa colère, chacun s'accordait à considérer la condamnation de Villeneuve comme inévitable. Pellot, exalté par

les paroles qui retentissent à ses oreilles, conçoit le projet de le sauver. Mais que peut pour cette cause désespérée un fugitif dénué de toute ressource ? Tout autre à sa place se croirait incapable de rien faire. Cependant s'il ne s'agit que de gagner du temps pour donner à la vérité le moyen d'éclairer une froide justice, le génie d'invention et de ressource fera-t-il défaut pour si peu au célèbre corsaire ? — Non, à coup sûr, Pellot fera honneur à la parole qu'il engagera. Dans ce dessein, il s'associe deux ou trois marins qui ont servi sous Villeneuve, et le 21 avril, il arrive à Rennes. Il se fait introduire auprès de l'amiral qu'il trouve dans une agitation extrême.

« — Qui êtes-vous ? lui dit Villeneuve.

— Je suis Pellot le capitaine de corsaire, qui viens vous dissuader d'aller à Paris. Restez libre et vous pourrez vous défendre. Désignez tel pays que vous voudrez et je réponds de vous y conduire.

« — Je vous répondrai demain. »

Le lendemain on trouva Villeneuve étendu dans sa chambre et frappé de six coups de couteau.

Les contes les plus absurdes ont circulé

sur sa fin tragique. La démarche de Pellot, travestie dans les *Mémoires de Robert Guille-mard*, a servi elle-même de texte à l'histoire de quatre militaires, vêtus en bourgeois, qui seraient venus assassiner le malheureux amiral. Cette assertion ne souffre pas l'examen. Ce qui paraît certain, au dire de Pellot, c'est que Villeneuve, tout en s'attendant à passer devant un conseil de guerre, ne redoutait nullement le résultat du jugement. Mais les grandes espérances de l'Empereur s'étaient brisées entre ses mains; la puissance navale de la France et de l'Espagne avait péri sous son commandement; il allait avoir à supporter les regards irrités de l'Empereur, l'hostilité de quelques grands dignitaires et la compassion des autres; voilà la perspective à laquelle son âme ulcérée voulut se dérober par la mort.

Quoi qu'il en soit, Pellot se hâta de quitter le théâtre de ce sanglant dénouement; le cœur navré, il reprit le chemin des Pyrénées et se retira dans sa famille pour se refaire de ses blessures et des peines qu'il avait endurées.

Après un repos de neuf mois, Etienne Pellot monta le corsaire l'*Eve*, le 16 février

1807. Traqué par les croiseurs anglais et contrarié par les gros temps, il fit une course d'abord peu agréable. Ses armateurs lui avaient recommandé de ne pas se hasarder trop loin des ports de refuge. Cette timide circonspection n'était pas de son goût et multipliait les dangers autour de lui ; car les Anglais payaient notre blocus continental par un blocus maritime. Les beaux temps revenus, Pellot s'affranchit de la contrainte qu'on prétendait lui imposer et gagna la haute mer, où il eut presque toujours calme plat. On eût dit que la tempête avait usé tous les vents. Un jour, c'était le 1^{er} juin, par une chaleur accablante, Pellot avait été prendre quelque repos ; les cris de l'équipage le rappelèrent sur le pont. Tous les regards se portaient vers le nord. Pellot se prit du plus grand étonnement en se trouvant tout à coup transporté sur la côte d'Angleterre, à cent lieues de sa croisière. Il avait devant lui le canal de Bristol ; au fond, il apercevait l'embouchure de la Savern, et sur la côte méridionale, celle de l'Avon que dominait la ville de Bristol elle-même. Trois frégates et deux vaisseaux, venant du côté de la baie de Cardigan, défilaient tranquil-

lement devant le corsaire, sans porter sur lui la moindre attention. Le dédaignaient-ils, ou ne le reconnaissaient-ils pas ? — La chose n'était pas facile à expliquer, mais il n'était pas sûr de se livrer à la tranquillité. L'équipage effrayé demandait à virer de bord et à profiter d'une légère brise qui venait de poindre à l'est. Pellot n'écoutait pas ; il se frottait les yeux comme pour chasser une vision importune. Il va visiter sa carte et ses instruments, et s'écrie : « Virez de bord, allez là où vous voudrez, pourvu que vous ne vous écartiez pas de dix lieues. » Et là-dessus, il se recouche aussi tranquillement que s'il ne se trouvait pas en présence du plus grave danger. L'équipage ne comprenait rien à la conduite de son capitaine dans cette périlleuse conjoncture. Les marins, abandonnés à eux mêmes, se réunissent en conseil et décident qu'on se passera du concours du chef qui n'a cure du salut commun. Le malicieux capitaine riait sous cape : il avait reconnu que cette terrible apparition était l'effet d'un mirage et que ses hommes étaient les jouets du singulier phénomène. Cependant il ne se passa pas longtemps qu'un nouveau cri

ne vint troubler sa quiétude : « Navire sous le vent ! »

Cette fois ce n'était plus une illusion d'optique. On força de voiles vers le nouvel arrivant. On l'eut bientôt atteint, car il n'essaya même pas de fuir. Il était chargé de denrées coloniales et de tafia, et les Anglais de l'équipage étaient parfaitement ivres. Le corsaire avait, pendant sa longue croisière, consommé la meilleure partie de ses vivres. Il fit voile vers la France. Chemin faisant, il donna la chasse à un petit brick anglais, chargé de vins, et parvint à l'amariner. Pellot avait à cœur de ne pas laisser la moindre rancune à ses adversaires : il se détourna de sa route pour aller déposer à l'embouchure du Minho, en Portugal, les deux capitaines devenus ses prisonniers, et remplit ainsi l'espèce de condition mise à son propre élargissement.

L'année suivante, il fit une course sur le corsaire le *Prince de Neuchâtel*. Nous ne possédons aucun renseignement sur cette campagne qui dura trois mois.

Dans les premiers jours de l'année 1809, l'Empereur passa à Irun. Pellot lui fut présenté. Suivant l'expression du maréchal Au-

gereau, Napoléon aimait les braves, ce qui ne l'empêchait pas d'apprécier médiocrement les corsaires dont les services semblaient avoir un but plus égoïste qu'il n'aurait voulu.

Il eût volontiers accordé un emploi à Pellot soit dans la marine de l'Etat, soit dans les marins de sa garde. A l'offre de l'Empereur, Pellot répondit qu'il servirait plus efficacement le pays sur un corsaire que partout ailleurs. Cette réponse ne fut pas goûtée. Pellot ne voulait pas de place du gouvernement, et le gouvernement le vit sans bienveillance. Ce n'est pas que plusieurs personnages de marque laissassent de s'intéresser en sa faveur; mais toutes leurs démarches n'eurent aucun succès et restèrent plus d'une fois sans réponse. En toute occasion, et jusques devant l'Empereur, Pellot afficha une indépendance qui sentait assez son parfum de républicanisme. Et cependant nul ne se mêla moins de système politique. Pellot n'avait aucune prétention à réformer l'Etat; il ne songea même jamais à gouverner sa commune. Il se trouvait toujours assez libre, lui qui ne dépendait de personne. Il n'était pas utopiste, il était cor-

saire, ami de son pays. Le faible de tous les gouvernants est de ne dispenser la faveur qu'à ceux qui semblent leur être dévoués : ils croient récompenser le zèle, et trop souvent ils ne font que donner une prime à l'intrigue. L'intrigue ! c'était bien là la seule ruse dont Pellot n'essaya jamais. Aussi ne doit-on pas s'étonner que les divers régimes qui sont passés sur la France n'aient rien fait pour lui. Et cependant, par un trait de ressemblance avec le commun des mortels, lui aussi il avait son ambition ; il est vrai qu'elle lui avait été suggérée. Le maréchal Augereau lui avait présenté la perspective assurée de la croix d'honneur, décevant espoir qui le poursuivait dans ses vieux jours avec plus d'obsession que dans son âge mûr. Le vieillard voulait être décoré. Nous dirons plus loin comment il obtint cette satisfaction dernière.

IX.

Courses sur le GÉNÉRAL-DARMAGNAC et sur le CUPIDON. — Nouvelle course sur le GÉNÉRAL DARMAGNAC. — Toile d'araignée. — Wellington. — Cheval de bataille.

Les années 1810 et 1811, Etienne Pellot courut la mer sur le *Général-Darmagnac* et sur le *Cupidon*. Nous ignorons quels furent ses succès.

Le 12 février 1812, il reprit le commandement du *Général-Darmagnac*. Ce bâtiment portait 8 caronades et 43 hommes d'équipage. Pellot alla se placer en observation sous le cap Peñas, près de Gijon. Il resta longtemps blotti à l'ombre des rochers élevés qui dominent le rivage ; et de là, il flairait l'arrivée de la *Nuestra-Señora-de-Begoña*, brick-goëlette que la junte rebelle de Cadix envoyait aux insurgés du nord de l'Espagne avec un chargement de vin, de denrées coloniales et de médicaments, et avec de fortes sommes d'argent destinées à attiser le feu de la rébellion contre l'autorité de Joseph

Bonaparte. Pellot avait eu vent de cette expédition par des lettres qu'il avait interceptées. Enfin ce navire parut en vue : il était faiblement armé, mais il marchait sous l'escorte d'une frégate anglaise. C'était l'entrée de la nuit. Pellot s'annonce comme pilote et amarine la *Begoña*. Il se dirige lentement vers Gijon, et quand les ténèbres lui semblent assez épaisses, il passe devant ce port avec son cap dirigé sur Bayonne. Les Anglais ne se doutent pas du stratagème. Comme ils ne sauraient entrer dans le port de Gijon, ils restent tranquillement au large, en vue des côtes. Cependant le vent est contraire, et Pellot, malgré tous ses efforts, ne peut mettre une distance suffisante entre lui et l'ennemi. Dès qu'il fait jour, les Anglais reconnaissent leur erreur ; ils se mettent à la poursuite de Pellot qui, pour leur échapper, est forcé de relâcher à Berméo. Il ignore que cette place est tombée au pouvoir des insurgés. Le gouverneur Salcedo se charge de le lui apprendre en s'emparant du corsaire et de sa prise. M. Magne, de Saint-Jean-de-Luz, commandant le corsaire le *Maréchal-Moncey*, se trouvait également à Berméo, arrêté comme Pellot avec une prise

qu'il avait faite. De leur côté, les Anglais descendent à terre pour avoir leur part au gâteau.

Pellot était connu de toute la ville ; on vint le complimenter avec force éclats de rire ; et lui de répondre : « Le renard s'est pris à une toile d'araignée. » On ne fit aucune attention à ces paroles ; mais Pellot ne cessa d'y penser.

La reprise de la *Begoña* était un événement majeur, car les fonds qu'elle portait devaient sérieusement influencer sur le succès de l'insurrection des provinces du nord. A cette occasion, le gouverneur espagnol donna un splendide festin auquel il convia les officiers anglais. Il fit au capitaine Pellot la politesse de l'y inviter pareillement. Le pauvre renard fut obligé de prendre part aux réjouissances que causait sa mésaventure. Mais lui, qui possédait le secret de découvrir une bonne fortune dans les plis mêmes du malheur, sut tirer de la circonstance actuelle un parti dont aucun ne se serait douté.

Au milieu du festin, lorsque le vin fermente dans toutes les têtes, il s'élève des prétentions diverses sur la propriété de la capture qui vient d'être faite : les Espagnols

se l'attribuent exclusivement; les Anglais prétendent que ce sont eux qui ont obligé les Français à se jeter dans Berméo, et ils ne veulent pas se contenter de l'honneur de l'affaire; ils réclament la plus grosse part dans les bénéfices. Au milieu du désordre soulevé par ce débat, Pellot simule une indisposition et demande à se retirer de la salle du festin. Il ne désire pour chambre qu'un galetas et qu'un peu de paille pour lit. Les Anglais et les Espagnols, échauffés par la contestation, ne prennent pas garde à Pellot. Le corsaire avait le corps ceint d'une corde qu'il cachait sous ses vêtements: c'était un moyen mis en réserve pour nécessités urgentes. Déjà la nuit tombe: Pellot attache sa corde à un chevron, sort par une lucarne, se glisse le long du mur et se rend au port. Par une singulière imprudence, les Espagnols n'avaient pas encore fait débarquer l'équipage français réparti entre le corsaire et sa prise. Cependant la marée baissait et ces deux navires allaient rester à sec. Pellot fait comprendre à l'officier du port qu'il leur faut un mouillage plus profond. Pendant que l'officier fait filer les amarres, Pellot, monté à bord,

pousse ses bâtiments plus au large, s'éloigne peu à peu, coupe ensuite ses amarres et sort tout à coup du port. Il s'écoule du temps avant que les Anglais et les Espagnols puissent se mettre à sa poursuite. Les corsaires forcent de voiles ; et, poussés par un vent favorable, le *Darmagnac* et la *Begoña* arrivent de conserve à Bayonne.

La toile d'araignée avait été rompue.

Cette affaire eut un grand retentissement ; les gouvernements d'Espagne et d'Angleterre s'en émurent. Le commodore anglais, sir Daniel Jonas, fut destitué de son commandement ; et le gouverneur espagnol, dégradé de noblesse comme traître à la patrie, fut condamné aux présides. Il fut transporté en Afrique, et il est mort aux galères sans avoir été grâcié. Cependant, sa famille tient un rang distingué en Espagne ; elle a poursuivi la réhabilitation de l'ancien gouverneur de Berméo. Pour l'obtenir, la déposition du chef des corsaires a été requise, et le capitaine Pellot a attesté sous serment qu'il n'y avait eu aucune collusion de la part des autorités de Berméo pour préparer ou favoriser sa fuite.

Le 28 juillet 1812, Pellot quitta le com-

mandement de son navire : sa carrière de corsaire fut fermée ce jour-là. Toutes les puissances de l'Europe s'étaient armées contre la France ; leurs escadres balayaient sans cesse nos rivages ; la course n'offrait plus que des périls ; le capitaine Pellot renonça au métier pour lequel il avait vécu jusque-là. Il se retira dans ses foyers. Sa vie avait été assez agitée pour qu'il pût aspirer à quelque repos.

Ce repos ne fut pourtant pas de longue durée ; il fut troublé par l'invasion des armées alliées. Le 7 octobre 1813, l'ennemi força le passage de la Bidassoa devant la maison de Pellot et rejeta nos postes avancés au delà de la Croix-des-Bouquets. Toute la population prit la fuite : Pellot resta. Pour détourner de lui l'attention, Pellot avait échangé ses habits avec son domestique, qui eut le malheur d'être tué. Wellington arrive à la maison de Pellot :

« Où sont, dit-il, l'armée, la douane, la population ? »

« — L'armée s'est portée sur la ligne de Saint-Jean-de-Luz ; la douane a suivi son mouvement, et la population a fui à votre approche.

« — Où est le capitaine Pellot ?

« — Il est devant vous.

« — Ce n'est pas possible.

« — L'habit ne fait pas le moine.

« — Capitaine, je vous connais par votre réputation. Je vous offre, au nom de l'Angleterre, une place honorable et lucrative dans sa marine.

« — Je n'ai qu'un Dieu, qu'une patrie et mon honneur que je transmettrai intact à ma descendance. Je puis, sans blesser mon honneur, vous offrir cette maison que votre nation a payée : établissez-y un hôpital ; je me charge de le défrayer en bois, luminaire et charpie. »

A ces mots, l'enthousiasme éclata dans le cortège du général anglais. Wellington passa outre, et une foule de mains vinrent presser celle du corsaire.

L'armée ennemie ne poussa pas plus loin son mouvement offensif ; elle se retrancha sur les hauteurs dont elle s'était emparée ; des pluies continuelles et la nécessité de concentrer ses forces, la tinrent là un mois tout entier. Pellot eut occasion de revoir Wellington plus d'une fois. Un jour, le général anglais lui dit :

« Capitaine, que pensez-vous de cette campagne ?

« — Les forces de la France refluent vers son cœur. Ayez de l'humanité envers le peuple et faites observer une discipline sévère, si vous ne voulez voir votre armée dévorée par la terre qu'elle foule.

« — Capitaine, la Grande-Bretagne ne fait pas la guerre aux peuples de la France. Je vous autorise à dire aux habitants que leurs vies et leurs propriétés seront respectées, et que, s'ils veulent rentrer dans leurs foyers, ils y trouveront protection et sécurité. »

Une heure après, Pellot galopait sur la route de Saint-Jean-de-Luz. Sur les assurances qu'il leur donna, les paysans de la frontière rentrèrent un à un dans leurs maisons.

Ici, il y aura peut-être des personnes disposées à blâmer la conduite de Pellot. Cependant, à moins que de vouloir une guerre *à la russe*, on admettra que les populations des pays envahis ont le droit de n'être pas internées en masse, en abandonnant à l'ennemi leurs habitations et tout ce qui constitue leurs ressources. Ce n'est guère que

chez les peuples barbares qu'on a jamais vu chercher à entourer l'ennemi par le vide et le désert ; dans les pays civilisés, ces extrémités dernières ne sont pas possibles ; les exemples de tous les temps sont là pour le prouver.

La maison de Pellot ne devint pas un hôpital ; le général Hope s'y établit. Soit que cet officier fût d'un naturel arrogant, soit qu'il en voulût à Pellot pour le mal que sa nation en avait reçu, ou pour tout autre motif, toujours est-il qu'il se montra plein de hauteur et de dédain envers l'homme dont en quelque sorte il envahissait l'hospitalité. Les dispositions du maître ne tardèrent pas à influencer sur le domestique. Les valets et les gens de la maison du général se comportèrent avec une grande insolence. Pendant qu'au dehors la gendarmerie anglaise exerçait la police la plus rigoureuse, afin de prévenir le soulèvement de la population ; lorsque, pour la moindre pillerie, elle pendait sur-le-champ et sans forme de procès les vagabonds espagnols venus sur la trace de l'invasion, les gens de Hope vivaient à discrétion dans la maison de Pellot, n'épargnant ni vexation, ni avanie, et

s'emparant jusque sous les yeux de leur maître, de tout ce qui paraissait à leur convenance. Devait-on s'en plaindre? La prudence commandait de dissimuler. Pellot savait attendre; il dévora ses injures. Il en faisait remonter la responsabilité à qui de droit, et il se promettait bien d'en tirer quelque jour sa vengeance. Mais que pouvait-il contre un général placé à la tête d'une armée? Ce que jusqu'à présent nous avons vu de notre corsaire peut faire présumer qu'il ne s'arrêta devant cette mince difficulté que tout juste le temps nécessaire pour arriver à l'exécution de quelque tour de sa façon.

Le 10 novembre, l'armée anglaise fit un mouvement en avant. A l'heure du départ, le cheval de bataille du général Hope se trouva absent de l'écurie. Qu'était-il devenu? comment avait-il pu disparaître d'une maison parfaitement gardée? Nul ne savait répondre. On interrogeait, on s'interrogeait; peine inutile. Il fallait partir: Hope monta un autre cheval, et s'en fut en jurant, en maudissant et en menaçant tous ses gens de la corde. La nuit suivante, le capitaine Pellot courait vers les montagnes de Biriadou sur le cheval du général. Il s'é-

tait fait justice de ses propres mains. Pour parvenir à ce résultat, il avait pratiqué un vide suffisant dans le foin engrangé sur la tête des chevaux de Hope; il souleva quelques planches, passa des sangles sous le ventre de l'animal choisi, le souleva ensuite au moyen de poulies, et, sous ses pieds, ferma le plancher.

On prétend que lord Wellington eut connaissance de ce coup de main et qu'il applaudit à la punition infligée par le corsaire à un général infidèle à son devoir. Ce jour-là, la vengeance de Pellot dut être entière. A ce sujet, il disait agréablement : « Si j'ai pris à un Hope sa maitresse et à l'autre son cheval, c'est Dieu qui l'a voulu. Qu'il nous ait tous en sa grâce et merci. »

X.

Caractère de Pellot. -- Sa tactique. — Qui le prendra? — Dieu et Pellot. — Philosophie d'un corsaire. — Croix d'honneur.

Depuis ce temps, plus de course, plus de prison, plus de danger, plus de bruit ! A une agitation extrême, succède un calme profond. Dès lors, la vie de Pellot coule heureuse et tranquille comme le ruisseau de sa prairie. Tout entier aux plaisirs des champs et aux joies de la famille, levé avec le jour, rentrant quand l'ombre de la nuit s'allonge dans la vallée, l'ardent corsaire, qui n'a nulle part sur son corps un endroit où l'on puisse poser la main sans couvrir une cicatrice, change complètement de physionomie, est l'homme le plus accort, le plus inoffensif du monde. Sa main, si longtemps armée du poignard, ne sait plus que caresser les enfants. Son cœur, plein de feu, qui a tant soupiré après les combats et le carnage, ne sent plus que les douces émotions du

père et de l'ami. Il ne garde du corsaire que la gaité, la singularité de tour et de manière. Tout étonne en lui.

Quand on repasse dans la mémoire les diverses phases de la carrière de ce dernier représentant de nos fameux flibustiers, on se demande s'il y eut jamais danger si grand qui paralysât son courage, qui lui enlevât sa présence d'esprit, qui ne le laissât entièrement maître de lui-même ? et l'on est forcée de convenir du contraire. Car, plus le danger était terrible, imminent, plus ses moyens, son courage acquéraient de puissance : jamais ses ressources ne furent au-dessous des situations critiques au milieu desquelles il se trouva. Pellot, sûr de lui-même, sûr de dominer le péril, combinait de sang-froid ses dispositions. Mais quel coup d'œil ! Calculant les chances d'une manière presque mathématique, son ardeur ne l'emportait pas au delà de la mesure, l'imminence du danger ne lui enlevait pas une seule ressource : aussi triompha-t-il là où un autre aurait marqué un insuccès et trouva-t-il une porte de salut là où le vulgaire aurait succombé. Pour cela il ne lui suffisait pas d'être sûr de lui-même ; il lui fallait

le concours d'hommes façonnés à son image ; qu'eût-il pu faire avec des équipages qui n'eussent pas partagé la confiance dont il se sentait fort ? Par son génie, son heureuse audace, il parvint à s'assimiler pour ainsi dire les compagnons de ses aventures. Possédant au suprême degré l'art de conduire les hommes, il excitait ou ralentissait leur ardeur à son gré ; mais quand il devait leur faire exécuter des choses presque surhumaines, alors il ouvrait sur eux le foyer brûlant de son âme, et ces hommes électrisés obtenaient des succès qui tenaient du prodige. La confiance illimitée du marin, son dévouement sans bornes n'étaient pas acquis à Pellot sans qu'il sût se faire aimer de lui. Il était non-seulement chéri de ses subordonnés, mais il en était l'idole. Dans l'affaire du 4 août 1804, lorsqu'il tomba dans son sang, au milieu d'un groupe d'ennemis, les quatre Basques retirés par lui des prisons de Bayonne n'eurent qu'un cri : « Notre père est mort ! » Et leurs corps lui servirent de rempart, et ils reçurent tous les coups qui lui étaient destinés. Pellot, en rappelant ce trait de dévouement, ne manquait jamais d'ajouter : « Je dus la vie à leur reconnais-

sance. La reconnaissance ! loi sainte de la nature, qui est malheureusement d'autant plus rare qu'elle est plus belle ! »

Pellot souffrait beaucoup d'être obligé d'abandonner ses compagnons d'infortune, lorsqu'il fuyait des prisons d'Angleterre. Mais une fois en liberté, il cherchait à adoucir leur sort par les secours qu'il leur faisait passer et il en rachetait par échange autant qu'il le pouvait.

Sa tactique de guerre n'était pas celle de la plupart des marins de son temps. Alors que dans nos ports on s'épuisait à construire des corvettes et des frégates de course, lui, il dédaignait ces gros navires chargés de canons. Quoique très-bon artilleur lui-même, il ne comptait pas tant sur un feu, plus ou moins habilement dirigé, que sur les ruses d'un esprit dont les ressources ne tarissaient pas. « C'est en vain, disait-il, qu'on cherche à égaler la force de la marine anglaise. Lancez de nombreux bâtiments de faible capacité, taillés pour la course, montés par de forts équipages ; jetez-y quelques gros canons et beaucoup de poignards. Vous ferez ainsi bien plus de mal aux Anglais qu'avec vos quelques grandes carcasses de navires.

Et vive la joie ! vive Pellot ! » Pellot saluait lui-même son génie. Il avait deux fois raison.

Il ne redoutait pas d'aborder avec un petit bâtiment un ennemi deux ou trois fois plus fort que lui ; c'était au contraire sa méthode principale, et pour la mettre en pratique, il usait presque toujours de ruse. Ses coups les plus audacieux, il les appelait sans prétention des *tours de renard*. Il aimait à les conter, et on ne se lassait pas de l'entendre. Dans ses courses, souvent il s'annonçait comme pilote à l'ennemi : pour cela il s'établissait indifféremment près d'un port anglais ou espagnol, et à la faveur de son stratagème, il surprenait son adversaire ; afin de mieux le troubler, un matelot mettait le feu à des parties de poudre placées à dessein sur le pont du navire, le calier ouvrait le robinet d'incendie dont le bruit se mêlait à ses hurlements ; on vociférait, on criait de toutes parts que le corsaire allait sauter, et en attendant, l'ennemi étourdi tombait sous le poignard des flibustiers. Pellot avait emprunté cette méthode aux Levantins : à la manière de ces forbans consommés et contre l'usage des Européens, il abandonnait

le premier son bord pour passer à celui de l'ennemi ; son exemple, ses cris, ses coups rendaient l'attaque impétueuse, irrésistible.

Lorsque, dans ses campagnes, il manœuvrait par suite de quelque indice sur la marche de l'ennemi, il ne confiait son secret ni à son équipage, ni même à ses officiers. « Le secret, disait-il, est l'âme du succès, l'homme meurt dès que son âme le quitte, et le succès expire dès que le secret s'envole. »

Il croyait d'ailleurs devoir entourer ses entreprises d'un certain mystère, qu'il considérait, non sans raison, comme un puissant moyen de succès. Et il ajoutait : « Quand le marin a une foi entière, frappez son imagination : vous en tirerez des miracles. » L'axiome est vrai pour tout le monde.

Nous avons vu que cet homme, qui se portait avec tant de fureur à l'abordage, était cependant plein d'une généreuse humanité. Combien de fois ne s'exposa-t-il pas lui-même pour sauver la vie des Anglais, à qui les corsaires exaspérés refusaient de faire quar-

tier? Il avait habitude de dire que, si le marin veut être terrible dans l'action, il doit être humain dans la victoire. Nous lui avons entendu répéter plus d'une fois :

« Ceux à qui je livrais un combat à outrance devenaient mes frères en même temps qu'ils devenaient mes prisonniers : et si on s'imagine que j'ai été l'ennemi acharné des Anglais, on se trompe grandement ; je n'ai été que leur rival. »

Puis il ajoutait facétieusement :

« Comment voulez-vous que je haisse les Anglais? n'ont-ils pas eu la bonté de se faire les *officiers payeurs* de ma maison et de mes biens ! »

Cependant les Anglais ne s'accommodaient guère de cette rivalité du capitaine Pellot ; ils auraient beaucoup mieux aimé le savoir prisonnier dans leur île que libre partout ailleurs. Aussi promirent-ils une somme de 500 guinées à quiconque parviendrait à se saisir de lui, lorsqu'ils n'accordaient qu'une prime de 5 guinées à celui qui amenait un capitaine de corsaire. A ce sujet, le modeste Pellot, qui trouvait ses actions toutes simples, disait assez plaisamment :

« Cette nouvelle me surprit. Je pensai que des *tailleurs* comme les Anglais étaient *connaisseurs en beau drap*, et je commençai alors à croire que j'avais quelque valeur personnelle. »

Le capitaine Pellot était doué d'un caractère vif et enjoué. *Vive la joie et la gaieté ! c'était son refrain favori.* Le corsaire n'avait, comme on voit, rien de farouche dans le fond de l'âme. Sa conversation, toute semée de joyeusetés et d'expressions pittoresques, faisait aimer sa société, et son commerce était recherché à cause de cette humeur joviale et de l'obligeante simplicité de formes qui accompagnait les services qu'il aimait à rendre. Il ne se possédait pas tant lui-même, que son caractère ne le possédât encore davantage. Ainsi, aux approches d'un combat à mort, la joie brillait dans ses yeux, ses saillies étaient plus nombreuses, et il s'amusait beaucoup de voir les Anglais venir tranquillement à lui, quand il leur criait : « Je suis Pellot, *the Pellot !* » ce qui voulait aussi dire : « *Je suis pilote.* »

Il avait beaucoup d'imagination, de la présence d'esprit, et de l'esprit dans la bon-

ne acception du mot. Un de ses armateurs, pour qui il avait fait d'excellentes prises (nous ne le nommons pas à cause de sa famille), lui dit un jour :

« J'ai été si malheureux !

« — Pas autant que vos créanciers », repartit Pellot.

Le mot courut, Pellot n'en retira pas d'autre avantage. Le soin de sa fortune particulière ne l'obsédait pas au point qu'il voulût troubler sa tranquillité par les soucis d'un procès. C'est avec un soin particulier qu'il évitait tout ce qui aurait pu troubler la quiétude de son âme. Un jour, interrogé sur ce qu'il avait le plus redouté dans sa vie aventureuse, il répondit :

« J'ai appréhendé la peur chez mes amis et mes ennemis, la tristesse chez moi. »

Cette pensée ne manquait pas de profondeur. En effet, si la peur emportait ses amis ou ses ennemis, ses entreprises pouvaient avoir une issue funeste ; et si la tristesse parvenait à le dominer lui-même, que lui importaient ses plus brillants succès ?

Au reste, les pensées de ce genre n'étaient pas rares dans sa conversation. Nous lui avons souvent entendu répéter les paroles suivantes :

« Il n'est vérité si cachée qui ne se manifeste : celui qui fait le bien porte réputation d'honnête homme ; le méchant, de quelque mystère qu'il s'entoure, passe toujours pour un coquin.

« Pour être heureux, qu'avons-nous de mieux à faire que de ne pas satisfaire nos passions ?

« La mort n'est pas aussi à redouter que le remords. »

Ce sont là, si l'on veut, des vérités devenues banales à force de redites ; mais elles acquièrent de l'originalité et un prix nouveau dans la bouche d'un vieux corsaire.

Pellot, gardant une position relativement obscure (car ses actions n'avaient qu'un éclat éphémère), était cependant fort en état de viser plus haut. Ses idées ne traînaient pas dans l'ornière commune, et il avait des paroles magnifiques pour les exprimer. Aussi, l'idée qu'il se faisait de la divinité ne lui permettait pas d'appeler l'Être suprême *Dieu* tout simplement ; pour lui c'était le *Dieu des armées* ! et il ne savait pas lui donner un autre nom. — Il n'aspirait pas tout uniment au ciel, mais bien au *ciel et à*

ses splendeurs, à la gloire de *Jehovah*, etc., etc. Des tournures, qui seraient de vraies redondances de style chez un autre, perdaient leur enflure dans la bouche d'un homme si simple et si extraordinaire en même temps.

Sa conversation devenait extrêmement agréable quand elle tombait sur le chapitre des animaux domestiques. Sa parole, semblable à un pinceau, décorait des plus fraîches couleurs une suite de tableaux charmants. — Pellot révérait le bœuf dont le labeur patient nous rend des services tels que rien au monde ne saurait en approcher. Il aimait le cheval comme un compagnon sûr et dévoué, avec lequel il passait plusieurs heures chaque jour. Mais c'est du chien, de l'âne, du cochon qu'il fallait l'entendre parler..... Alors il étincelait de verve et de mouvement. Quels flots d'indignation contre ceux qui traitent de *chien* un ingrat, d'*âne* un homme borné! — « Les malheureux! s'exclamait-il avec transport (cette exclamation s'adressait, non au chien ou à l'âne, mais à leurs détracteurs); les malheureux! ils transforment l'emblème de la fidélité en une bête sans cœur, l'animal le plus sage et

le plus spirituel (*sic*) qui existe, en une brute idiote et sans intelligence ! » — Oh ! jamais Sterne, le panégyriste de l'âne, n'a su trouver de pareils traits pour faire l'éloge de l'objet de ses affections....

Et le cochon ?.... Ici Pellot, glissant légèrement sur l'utilité de l'animal, profitait de l'occasion pour *tirer des bordées* ; il donnait un libre cours à l'ironie. « J'ai lu, disait-il, de fort belles choses dans les livres des philosophes : mais les théories de ces docteurs sont les fausses lueurs de la raison ; combien d'hommes ont-elles conduits au bonheur ? Par contre, j'ai découvert un enseignement plus pratique dans la vie du cochon, que tout payen doit envier. » Voilà l'étrange thèse de laquelle Pellot a déduit devant nous, avec une logique saisissante et un incomparable bonheur d'expressions, la vérité du dogme chrétien, la chute de l'homme et la nécessité de sa réhabilitation. L'imprévu sortait de ses paroles aussi bien que de ses actions ; c'est par la puissance magique de son esprit qu'il a dominé les hommes qui se sont trouvés sur son chemin et les événements auxquels il a voulu se mêler ; c'est par elle que l'on comprend

ce génie resté inexplicable pour la plupart de ceux qui ont pu l'étudier. Pellot relevait dans les choses leur côté élevé, avec cela qu'il ne voulut pas sortir du cercle dans lequel il avait circonscrit sa carrière. Cette sorte d'anomalie sert à prouver pour la mil- lième fois que l'éducation prise au foyer pa- ternel exerce son influence sur toute la vie de l'homme. Dès son bas âge, Pellot apprit à ne respirer que pour les combats singu- liers contre les ennemis de la patrie ; le but qu'on lui montrait, c'était l'aisance du par- ticulier ; et, pour dernière perspective, on lui faisait entrevoir le calme heureux du pè- re de famille et de l'homme de bien. Pellot resta fidèle au programme de cette vie ; sa gloire en souffrit, mais le particulier n'y perdit rien ; au contraire, Pellot réalisa à son profit le beau idéal du bonheur de l'homme sur la terre et il en jouit long- temps. En sorte que si on se prend à regret- ter qu'il n'ait pas voulu se sacrifier aux fas- tes de l'histoire nationale, du même coup on est forcé d'avouer qu'il eût été dommage qu'un homme, si parfaitement doué pour goûter les biens heureux de la médiocrité, se fût immolé à de vaines fumées de gloire.

Après tout ce qui a été dit, on ne sera pas surpris de remarquer le cachet de chevalerie dont les actions du capitaine Pellot se trouvent empreintes. C'est un noble sentiment qui le porte à tenter de sauver l'amiral Villeneuve qu'il ne connaissait pas. Heureux s'il eût pu prévenir les effets d'un triste désespoir ! Lui-même, se trouve-t-il pendu en effigie, sous le poids d'une accusation infamante, il ne respire qu'il ne se trouve devant ses juges. Son retour volontaire dans les prisons d'Angleterre, sa conduite après la mort de Killy, les blessures qu'il reçut pour sauver des ennemis sans défense, auraient fait honneur aux preux des beaux temps de la chevalerie. Était-ce par une absence complète d'ambition qu'il refusa constamment d'entrer dans la carrière des honneurs où le conviaient les Dalbarade, les Vastabel, les Monge, les Augereau et une foule d'autres personnages marquants ? Il est difficile de s'en persuader. Non, il est permis de croire que sa raison et la douce philosophie dont il faisait profession, mirent en lui un frein à son juste orgueil et à des prétentions légitimes. Il voulut rester ce qu'il était : si on lui refusa la croix d'hon-

neur, il ne s'en inquiéta guère ; il vécut libre et content.

Lorsqu'en 1846, nous publions pour la première fois la biographie de Pellot, voici quelle était la fin de notre récit :

« Après avoir esquissé les plus beaux traits de son caractère, et avoir raconté les actions éclatantes par lesquelles il signala sa carrière, que nous reste-t-il à dire de cet homme extraordinaire en son genre ? Dirons-nous les récompenses nationales qui lui ont été décernées ? ferons-nous l'énumération des décorations dont sa poitrine est sans doute couverte ?.... Eh mon Dieu ! nous en avons honte pour notre pays !.... C'est avec confusion que nous avouerons que ce glorieux débris des escadres des *Suffren* et des *Dalbarade* a été totalement oublié comme tant d'autres braves.


« — Le 21 vendémiaire an XIII, M. de Lacépède, grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, écrivit au maréchal Augereau : *« Je soumettrai avec beaucoup d'intérêt votre demande à S. M. I., et en appelant son attention sur le courage et l'intrépidité de ce brave marin, je ne lui laisserai point ignorer que c'est vous, Monsieur le maréchal et cher collègue, qui sollicitez pour lui sa bienveillance.*

« Le 26 avril 1843, le ministre de la marine écrivait : *J'ai autorisé l'inscription de ce brave marin au tableau des candidats à la décoration de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur.*

« Vaines promesses ! le temps s'écoule. Pellot est octogénaire ; peut-être voudra-t-on se souvenir de ses services quand il ne sera plus. »

Un profond découragement nous dictait ce langage. Mais il y avait alors à la tête de l'administration de l'arrondissement de Bayonne, un homme ami de notrepays, M. Ernest Leroy, aujourd'hui préfet à Rouen. Il ne voulut pas que notre plainte restât vraie. Comprenant qu'une décoration demandée depuis plus de quarante ans par un des premiers dignitaires de l'Empire, et plus tard par nombre d'hommes, bons juges dans la matière, était une récompense due à des services réels, M. Leroy crut qu'il lui appartenait de faire réparer l'injure d'un si long oubli. Le capitaine Pellot reçut, deux mois après, le 1^{er} septembre, jour anniversaire de la 81^e année de son âge, l'avis de son admission dans la Légion-d'Honneur. Un rayon de gloire illumina le front du vieux guerrier. Il nous parla avec feu de ses

campagnes, de ses combats contre l'ennemi, souriant au souvenir de ses *tours de renard* par lesquels il rendit les Anglais tant de fois malheureux, puis s'attendrissant sur ses compagnons d'armes tombés dans des luttes sans merci. Il était beau ce vieillard à la chevelure blanche, dont les nombreuses cicatrices disaient avec éloquence combien de sang il versa pour la patrie ! Pour lui aussi ce jour fut beau ; il recevait une satisfaction longtemps attendue.



XII.

La guerre et la paix. — Le père de famille et le sibustier. — L'égalité, d'après un républicain. — L'agonisant conduisant son curé. — La mort. — Le tombeau. — Pensées de Chateaubriand, de Scipion et de Pellot.

La carrière où Pellot brilla avec une si brûlante activité s'était fermée pour lui de bonne heure. Des guerres sans cesse renaissantes avaient agité la première partie de sa vie, une longue paix rendit ses services sans but. En revanche, des jours sereins, tels qu'il les avait rêvés au milieu des agitations, se levèrent sans fin devant lui. Les douceurs de la vie champêtre trouvèrent dans Pellot une âme qui s'épanouit sous leur bienfaisante influence. — Mais il vécut longtemps, et par là même il ne pouvait échapper à la destinée commune de l'homme sur la terre, à la douleur de pertes sensibles au cœur du père et de l'époux. Comment sa vie aurait-elle pu embrasser un siècle presque entier,

sans recevoir d'atteinte dans ses affections de famille ?

Une épouse tendrement chérie lui avait donné un fils et une fille. Il s'occupa de leur éducation. Son fils, jeune homme de beaucoup d'espérances, commença à voyager. Il était dans l'île de Cuba, lorsque la fièvre jaune l'enleva à la fleur de l'âge. Le coup était bien rude : Pellot perdait l'héritier de son nom. Mais il lui restait sa fille et il se hâta de la marier à M. Passement, de Bayonne. Il eut la joie de se voir renaître dans ses petits-enfants.

M. Passement, qui était capitaine au long-cours, partit de Bordeaux pour la Nouvelle-Orléans le 17 août 1828. Depuis lors on n'en a plus eu de nouvelle. Où et comment périt-il ? on l'ignore complètement. Comme pour tant d'autres victimes dont le sort est resté couvert d'un voile impénétrable, le gouffre avare se ferma sans doute sur M. Passement, sur son frère, son neveu et tous ses compagnons, sans laisser échapper une personne qui pût raconter les horreurs d'un drame inconnu. Ce désastre rouvrait une blessure mal guérie. Le vieux loup de mer pleura comme un mouton. Il n'en conçut que plus

d'amour pour ses petits-enfants, qu'il entourait de ses plus tendres soins. Il leur servait de père et ne cessa de leur témoigner son affection par ses caresses et sa vive sollicitude. En 1842, il perdit la compagne qu'il avait choisie et avec laquelle il avait vécu dans l'union la plus parfaite. Il pleura encore; mais sa constitution de fer ne put être brisée. Ce dernier malheur n'exerça pas sur lui la compression qui aplatit les âmes moins fortement trempées. On remarqua au contraire qu'il produisit un effet très-différent, tant il est vrai que dans Pellot tout devait revêtir un caractère à part. — A mesure que les liens qui le rattachaient à la vie de famille se brisaient un à un, Pellot semblait revenir lui-même aux sentiments qui l'avaient agité dans sa jeunesse. Il redevenait corsaire par la pensée. A cheval tous les jours, il parcourait incessamment les campagnes, ne parlant plus que de courses et de combats; le souvenir du passé effaçait le présent; en cela, Pellot cherchait d'abord une diversion à sa douleur; peu à peu le caractère insouciant de sa jeunesse l'emporta, et jamais on ne vit un plus joyeux vieillard. Les agréables fantaisies de son es-

prit, son ardeur pétulante et sa parole vive réunissaient autour de lui des cercles avides de l'entendre, partout où le portaient ses pérégrinations vagabondes. Il a vécu ainsi jusqu'à l'âge de 91 ans. Dans les derniers temps, sa mémoire, sans avoir précisément succombé sous l'influence des années, se brouilla cependant, et de plus en plus ; en sorte que les souvenirs de Pellot formaient un pêle-mêle assez semblable à un inextricable écheveau de fil.

L'avènement de la république de 1848 réveilla un instant cette intelligence prête à s'endormir. Avec une sagesse, dont peu de personnes se rendirent alors coupables, Pellot s'efforça de persuader à ses compatriotes que le nouveau gouvernement ne pouvait modifier en rien les conditions immuables de la société, et que les hommes qui prétendaient procurer à la France un bien-être inconnu par un changement de décoration, passeraient après avoir changé quelques écus de place. Un jour, au sortir de la messe, il pérorait dans le cimetière qui entourait l'église de Hendaye :

« On vous parle d'égalité, disait-il au peuple ; mais le Créateur, notre maître à tous,

a partout établi l'inégalité : il a fait le grand et le petit, le faible et le fort; il a voulu que tel soit intelligent, et tel autre un idiot; que celui-ci vive longtemps et que celui-là meure avant l'âge. Et je tiens que Dieu a fait tout cela dans sa grande sagesse. C'est en vain que le gouvernement provisoire décrète l'égalité; il ne peut abroger le décret du ciel. »

Puis, étendant son bras vers les sépultures :

« Ici, ici seulement règne l'égalité. »

Et apercevant un débris d'ossement resté à découvert, il le saisit et le montre, en s'écriant :

« Qui me dira si ce débris a appartenu à un roi ou à un esclave? — Esclave ou roi, il a été jugé selon ses œuvres ! »

Ce fut là le dernier éclat jeté par cette belle intelligence, qui ne fit plus que languir.

—

La vie du capitaine Pellot est remplie d'événements si singuliers qu'on se surprend à douter de la réalité de faits connus de

tous. La trempe du corps et de l'esprit de cet homme, sa constitution physique, l'élasticité de ses nerfs si vigoureux, enfin les ressources d'un tempérament bien rare eurent une part notable à des succès frappants. Peu de gens sont assez heureusement doués pour être capables d'accomplir de telles actions. Si Pellot causa bien des surprises à l'âge où il était en possession de toutes ses facultés, il ne nous réservait pas un moindre sujet d'étonnement pour les derniers instants de sa vie. Sa vie !... on eût dit qu'elle ne pouvait se séparer d'un corps bien-aimé ; l'agonie s'emparait de ce corps mal usé, et était cent fois repoussée par une vitalité sans exemple. Il semblait que Pellot voulait encore jouer toutes les prévisions. Le curé de Hendaye, trompé par les apparences, lui administra plus d'une fois l'extrême-onction. Le malade n'avait plus que le souffle, chacun s'attendait à le voir dépasser d'un instant à l'autre ; le ministre de la religion lui prodiguait les consolations suprêmes ; et quand il se retirait, Pellot, rigide observateur des règles de la politesse, se trouvait tout à coup ranimé par le sentiment d'un devoir dont il ne se croyait pas

encore dispensé; il éprouvait un soubresaut inexplicable, il bondissait de son lit, et l'agonisant accompagnait le curé jusqu'à l'escalier, dans le costume le plus léger et avec le sans-façon du corsaire. — Après cela, allez douter du reste. — Nous tenons ces détails de M. l'abbé Laffite, qui dessert encore aujourd'hui la paroisse de Hendaye, et nous les donnons pour ce qu'ils ont de curieux.

Cependant rien n'est si stable sur la terre, qui ne succombe sous l'effort destructeur du temps. Pellot n'avait sans doute pas songé à s'éterniser dans son joli domaine; la mort qu'il avait tant bravée, arriva enfin et l'enleva doucement le 30 avril 1836.

La mort dans son lit!... elle ne l'avait pas plus effrayé qu'au milieu de la tempête ou de la mitraille; depuis plusieurs années, il l'envisageait avec calme. Il avait même longtemps caressé l'idée d'élever sa demeure dernière sur quelque haute falaise, en vue de la mer. Cette idée lui fut commune avec Chateaubriand, mais non par le même mobile.

Il disait à ce sujet :

« Je ne suis ni un Chateaubriand, ni un Thémistocle, mais, comme eux, je veux être couché sur un rocher au bord de la mer ; les marins qui vogueront sur l'Océan verront de loin le tombeau du corsaire : ils se rappelleront celui qui se battit sans haine et sans peur, et plus d'un songera à l'imiter, car tout sentiment généreux trouve un écho dans l'âme de l'homme de mer.

Il ne réalisa pas son projet de peur d'affliger par des apprêts funéraires sa famille, à laquelle il n'avait jamais apporté que de la joie. Mais quand l'heure redoutée eut sonné, sa famille n'oublia pas son vœu et lui érigea un modeste tombeau, en vue de la mer, sur le glacis du vieux fort auquel se rattachent les premiers souvenirs du *Dernier des Corsaires*.

Pellot avait souvent répété (c'était au temps où tous les gouvernements méconnaissent ses titres à la croix d'honneur) ces paroles remarquables :

« Je ne dirai pas, comme un grand Romain : *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os !* Au contraire, je serai là, sur mon rocher, pour dire à nos futurs marins : J'ai aimé

ma patrie ; j'ai versé mon sang pour elle ;
je n'ai point combattu en vue d'une récompense. Faites comme moi ! »

J. DUVOISIN.



BAYONNE. — Imprimerie de veuve LAMAINÉRE,
rue Pont-Mayou, 39.

